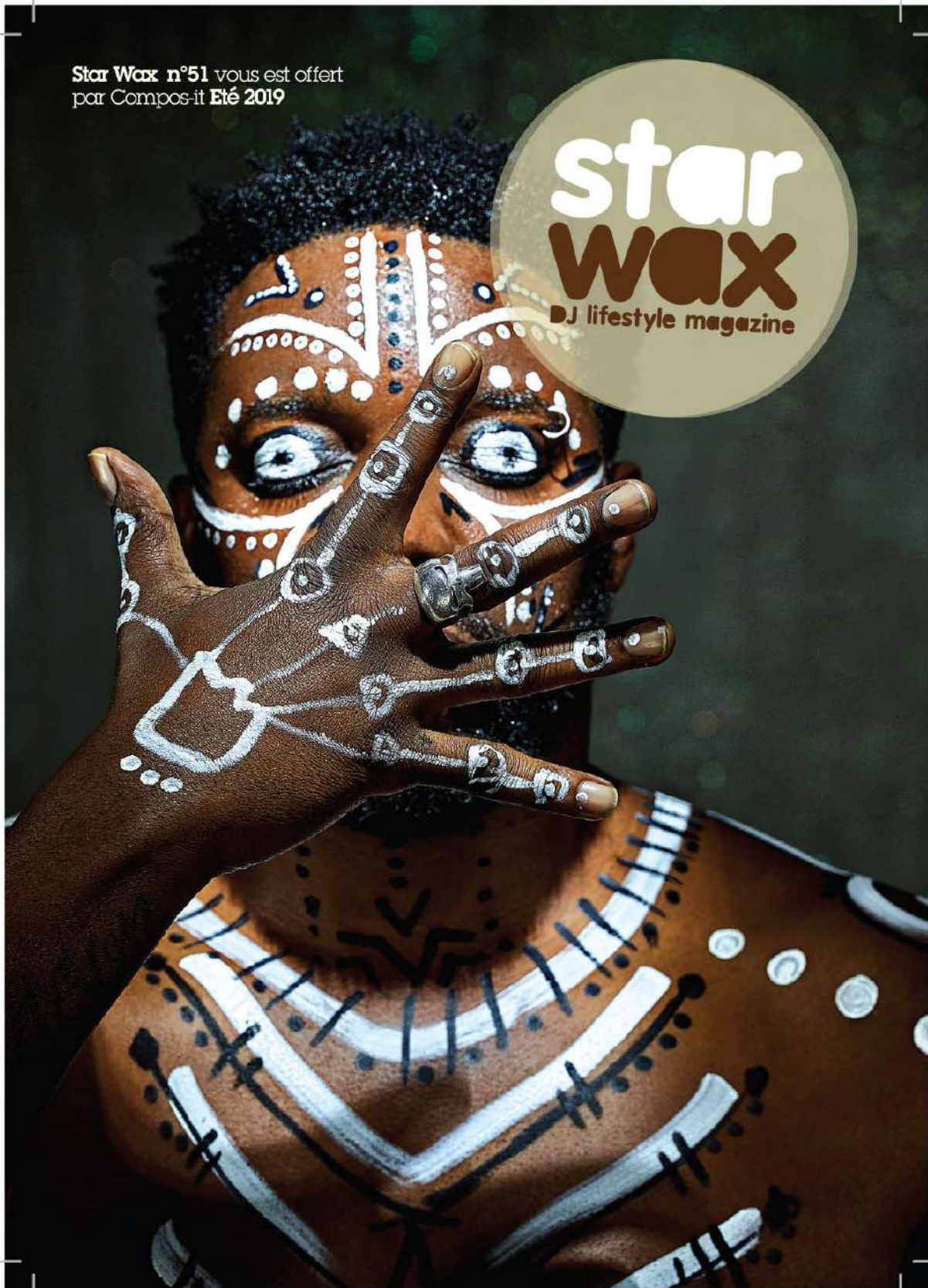


Star Wax n°51 vous est offert
par Compos-It Été 2019

star
wax
DJ lifestyle magazine



Technics



LA NOUVELLE RÉFÉRENCE DE L'ENTRAÎNEMENT DIRECT!

PLATINE VINYLE HI-FI
TECHNICS SL-1500C

- Entraînement direct
- Excellente isolation des vibrations
- Préampli RiAA intégré

990 €

DU LUNDI AU SAMEDI DE 9H À 19H
0 826 960 290 Service 0,19 €/mn
+ prix appel

WWW.SON-VIDEO.COM
f t i y



LES MAGASINS SON-VIDÉO.COM
Pour découvrir et tester le meilleur
de la hi-fi et du home-cinéma.

La galette noire obsède les esprits. La preuve en Suisse avec la ville de Lyss qui vient de faire fabriquer un rond-point en forme de plateau de platine vinyle. Autre réalité, la vente via Discogs d'une copie de l'album « An Apple A Day » d'Apple pour 3 651\$... Certes la musique est omniprésente, l'industrie du spectacle n'a jamais été aussi prolifique et les réseaux sociaux y contribuent, mais il est surprenant de constater que la globalisation fédère toujours plus de Djs et son lot de fans. Les femmes sont de plus en plus présentes et, comme la plupart de leurs homologues masculins, peu sont celles qui se démarquent. Personnellement, je m'ennuie une fois que leurs décolletés sont hors de ma ligne de mire... Mais les jeunes et les moins jeunes se défoulent dans l'arène. Et ça c'est important ! Pendant ce temps, d'autres s'entraînent rigoureusement dès leur plus jeune âge. Sara et Dj Ryusei, qui pratiquent le scratch entre frères et sœurs, est un exemple. De notre côté, nous pourrions classer les Djs comme les vendeurs de disques ordonnent leurs rayons. Mais nous préférons laisser cette pratique aux magazines musicaux qui s'inspirent du classement ATP. D'autant que chez Star Wax, nous aimons les inclassables. Ceux qui s'aventurent à travers les champs artistiques... Être singulier et diversifier son œuvre ne sont-ils pas les objectifs d'un créateur ? Quoi que l'on pense, il existe un marché de l'emploi où il est préférable aujourd'hui d'être polyvalent. Le Dj doit aussi être organisateur, apte à régler les problèmes techniques... À l'inverse le sommelier, le cuisinier, le fleuriste, le boucher, le graphiste, le coiffeur, le footballeur, le manutentionnaire, l'agent immobilier, l'architecte, le mannequin, ta grand-mère et j'en passe sont également devenus des « Djs ». Mais peu importe, si le public s'amuse sur la piste de danse ! Nous en parlons lors de nos premiers éditos. Treize ans après, ce constat ne fait que s'amplifier.

Mais très peu de Djs savent marier technicité et musicalité avec une sélection « responsable ». Devenir Dj s'apprend et se cultive. Fidèle à sa mission d'éducatif, Star Wax a du pain sur la planche. En cette période estivale, nous avons décidé de nous entretenir avec Cerrone. Le roi du disco à la française trouve de nouvelles idées de production grâce à ses Dj sets. Puis nous avons passé du temps avec Dj Click qui ne demande pas d'autorisation pour fusionner new wave et répertoire des Balkans. Pendant ce temps, Djeuhdjoah et Lieutenant Nicholson brouillent les pistes entre musique acoustique et électro, entre rap et chant, entre funk et variété. Sly Johnson quant à lui se met à nu... Jaba cultive le retro-futurisme... Et l'Argentin King Coya, lorsqu'il ne produit pas pour La Yegros, participe à la création de projets « hors formats » avec Fuerza Bruta. Autant de concepts dans un monde qui privilégie souvent l'image au détriment des messages. À ce titre, existe-t-il encore des penseurs qui cherchent plutôt que d'ordonner ?

Désormais les leaders d'opinion sont des influenceurs qui vous poussent à consommer... Dans le prolongement, le monde du divertissement doit-il uniquement provoquer l'euphorie ? Et pouvons-nous rester légers face à la réalité sociale et environnementale ? À croire que oui ! Finalement le monde ne pas va si mal puisque sonne régulièrement l'heure de la fête. Pour certains, ce moment se concrétise le temps d'une soirée, pour d'autres le temps de vacances. Et pour les plus nantis cet état peut-être quasi-constant. Quoi qu'il en soit, n'oubliez pas d'oser et de profiter. Mais, surtout, n'oubliez pas de respecter vos oreilles. Pour ce faire, le meilleur outil est le vinyle. Puis si vous rêvez d'être Dj, soyez créatifs et travaillez rigoureusement car les chercheurs chinois testent le premier robot en guise de Dj !

SOMMAIRE STAR WAX N°51

03 - Édito | 05 - Ours | 07 - Lifestyle
13 - Sneakers | 14 - Jaba | 18 - Dj Click
20 - Djeuhdjoah & Lieutenant Nicholson
26 - King Coya | 30 - Chris Lane
34 - Sly Johnson | 40 - Cerrone
46 - Rare K7 spéciale raï | 48 - Chroniques
50 - Menu Best Of - Playlists

Follow us : starwaxmag.com

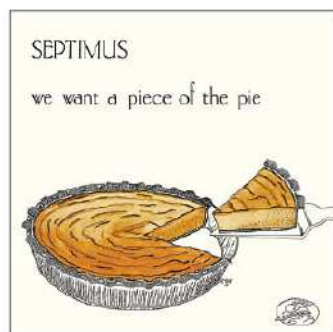




Greg Belson's "Divine Disco 2" Obscure Gospel Disco 1979-1987 2LP / CD / digital

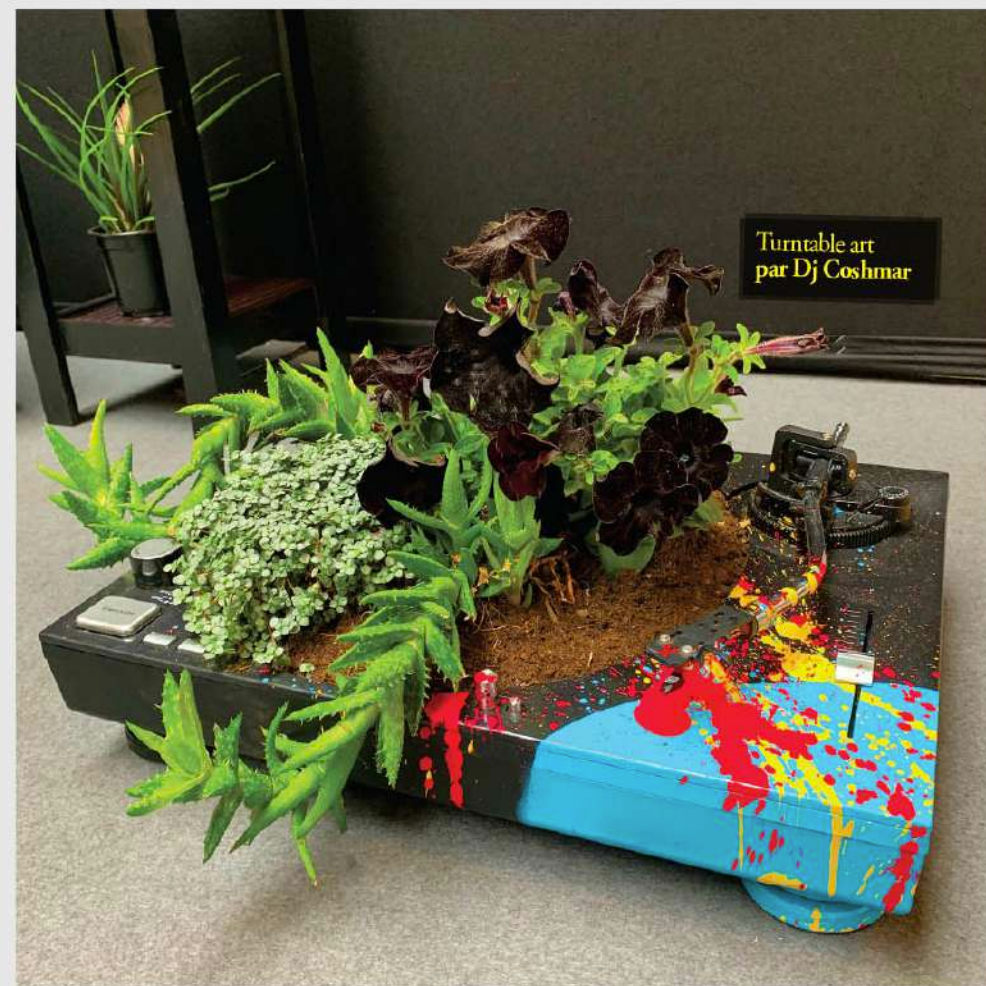
"A pretty fantastic selection of rare disco tracks from the American underground!"
Soul-source.co.uk

"Killer dancefloor avec un message spirituel!"
Star Wax Mag



Vinyles en éditions limitées

www.culturesofsoul.com



Turntable art
par Dj Coshmar

- **Fondateur & rédacteur en chef** : Juan Marcos Aubert - **Direction artistique & graphiste** : Julien Douek & Snic -
Rédaction : Vincent Caffiaux, Rémi Foutel, Lowic, Dj Coshmar, Dj Barney - **Photographes** : Renata Garrido, Emma
Burlet, Dj Coshmar, Alexandre Lacombe... - **Ont participé** : Cosmic Groover, Colette Aubert, E-Kyoz, Laurent
Cachet, Frankie Numi, Christophe Hager, Nicolas Ossywa, Dj Da Oof, Camille P., Loïc Pineau...
- **Couverture** : Sly Johnson par Alexandre Lacombe - **Marketing** : ness@starwaxmag.com - **N°ISSN** : 1967-2160 -
Tirage : 25 000 exemplaires - **Imprimé en Espagne** : trimestriel national gratuit - Liste détaillée des 700 points de
diffusion disponible via le footer sur www.starwaxmag.com - **Rédaction** : 120, rue Édouard Vaillant - 93100 Montreuil
- Depuis 2006 Star Wax est édité par l'Association Compos-it (2000 - 2019) - **Contact** : info@starwaxmag.com -

Follow us : starwaxmag.com



Planar ONE Plus, nouvelle platine REGA avec étage phono intégré

Après le succès de la platine vinyle Planar 1, les ingénieurs du fabricant anglais REGA ont eu la riche idée d'ajouter un préamplificateur phono à leur best-seller afin de la rendre accessible à un public toujours plus large.

La nouvelle série Planar vous permet d'entrer dans l'univers REGA et de découvrir des produits d'une exceptionnelle musicalité, grâce à plus de 40 ans de savoir-faire dans la fabrication de platines vinyles.

P1
plus



P2

CHOC
2016
CLASSICA



P3

DIAPASON
D'OR
2017

CHOC
2017
CLASSICA



P6

DIAPASON
D'OR
2018

CHOC
2017
CLASSICA



P1 PLUS

NOUVEAUTÉ

Handmade in England



Since 1973

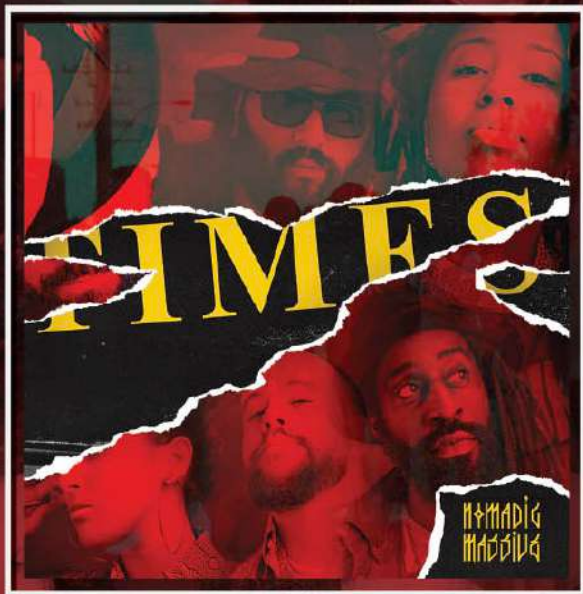
REGA est distribué par Sound & Colors - GT Audio
Tél. : 01 45 72 77 20 - info@soundandcolors.com
www.soundandcolors.com

De gauche à droite

KYMAADIG MADONIG

NOUVEL ALBUM TIMES SORTIE 14 JUIN

(888 RECORDS / KHANTI RECORDS / PIAS)



UN ALBUM ENGAGÉ, ENTRE RYTHMES REBELLES DE LA SOUL SEVENTIES, SON MÉTISSÉ DES MÉTROPOLES COSMOPOLITES, ET CULTURE HIP-HOP D'AVANT-GARDE

EN TOURNÉE EN EUROPE

27.06 FESTIVAL FUSION LÄRZ
29.06 FESTIVAL REFLETS ET RYTHMES AUSSILLON
02.07 FESTIVAL DE MARSEILLE MARSEILLE
13.07 ZIK'EN VILLE LA ROCHE-SUR-FORON
17.07 FESTIVAL RELACHE BORDEAUX
20.07 FESTIVAL CABARET FRAPPÉ GRENOBLE
02.10 FESTIVAL TRIBU DIJON
05.10 FESTIVAL DE LA BOHÈME MURET

Page 02, Été 2019 par Renata Garrido

Lifestyle



Rediscover Music* /

Technics

LA LÉGENDE EST DE RETOUR.

L'icône des DJ revient sur le devant de la scène.

Un tout nouveau moteur à entraînement direct équipe
la SL-1210MK7, ainsi que des fonctionnalités DJ spécifiques,
telles que la lecture inversée.

Un véritable objet de désir pour tous les DJ.



SL-1210MK7

technics.com

Vous trouverez un aperçu de tous les revendeurs Technics agréés à l'adresse technics.com/fr/home.



PEAU DE SOIE

Direction artistique et photographies
par Renata Garrido @missgarridow
www.missgarridow.tumblr.com
Mannequin : N.N.



ASIA TOUR THE DOCUMENTARY

Video available free at:
starwaxmag.com/asia-tour-ep01



AJ7 x Patta



AJ1 x Travis Scott



Nike Sacai



Nike AM180 Berlin



Nike AM97 Seoul



Jean Paul Gaultier x Supreme x Vans



Adidas Consortium x Alife Nizza



Diadora N9002 x End Lido



Brême, en Allemagne



Belgique

NOUS AVONS RENCONTRÉ JABA À L'OCCASION D'UNE SESSION GRAFFITI AU TRENTE-HUITIÈME ÉTAGE DE L'UNE DES PLUS ANCIENNES TOURS DE SINGAPOUR. CET APRÈS-MIDI DE JANVIER A ÉTÉ IMMORTALISÉ PAR LA VIDÉO STAR WAX ASIA TOUR ÉPISODE 02. CE RENDEZ-VOUS A PERMIS DE DÉCOUVRIR UN PERSONNAGE CRÉATIF. NOUS AVONS VOULU EN SAVOIR D'AVANTAGE SUR CE BELGO-COLOMBIEN QUI A COMMENCÉ LE TAG EN 1990. TÉMOIN DES DÉBUTS DU HIP-HOP EN BELGIQUE, IL EST ÉGALEMENT PAROLIER... LUMIÈRE SUR UNE FIGURE QUI CULTIVE AUTANT LE DIGITAL ART QUE LE VANDAL GRAFFITI...

Qu'est-ce qui t'a poussé à faire du graffiti ?

J'ai grandi en Colombie à Cali, une ville extrêmement colorée, déjà à l'école là-bas j'écrivais mon nom sur tous les pupitres, je devais avoir entre 12 et 13 ans. Arrivé en Belgique à l'âge de 14 ans, j'ai fait mes études dans une école d'art et c'est là que j'ai été introduit à la culture hip-hop. Je pense que les premiers trucs que j'ai écoutés étaient De La Soul avec « 3 Feet High And Rising » et Public Enemy « Fear of a Black Planet ». C'est grâce à « Do The Right Thing » de Spike Lee que j'ai découvert Public Enemy. J'ai d'abord commencé à taguer un peu partout dans l'école et c'est là que j'ai rencontré ceux qui faisaient déjà des tags. Ils m'ont montré une vidéo où on voyait les 93 NTM peindre sur des rames de métro, on voyait aussi Mode 2 peindre un mur dans une cité... Le tout premier document photo avec des graffs venait d'un numéro spécial de « Best of Rap »... Je suis tombé directement dedans à ce moment précis.

Tu as commencé le graffiti l'année où est sorti « Mais Vous Êtes Fous » de Benny B. Connais-tu Dj Daddy K ?

Non je ne connais pas personnellement Daddy K mais comme tout le monde à cet âge-là, je connaissais parfaitement le refrain.

Tu as donc connu le début du hip-hop en Belgique, peux-tu nous en parler ?

Oui mon tout premier concert fut en 1991, c'était Public Enemy à L'Ancienne Belgique à Bruxelles. La scène hip-hop était très petite, tout le monde se connaissait et se retrouvait à chaque concert de rap. Le tout premier album hip-hop produit en Belgique fut « BRC Brussels Rap Convention ». La scène était majoritairement d'origine maghrébine et il n'y avait pratiquement pas de filles.

Ton frère a-t-il commencé le beatmaking suite à ses déboires avec toi lors de sessions nocturnes ?

Oui (rires) ! Lors de ma première sortie, on devait être 7 ou 8 à aller peindre et on a failli se faire écraser par un train. Puis on s'est fait courser dans le dépôt de train par des cheminots, mon frère était avec nous ce soir-là, il m'a direct dit qu'il ne ferait plus jamais ça de sa vie, il n'a plus jamais pris une bombe en main et s'est mis à fond dans les platines ! Je pense que ses toutes premières productions datent de 1993 mais il a débuté par le scratch.

La plupart des gens pensent que le graffiti vient de Nyc mais n'est-ce pas de Philadelphie ?

Le graffiti comme je le pratique vient effectivement de Philadelphie mais il a véritablement explosé à Nyc.

As-tu pratiqué le graffiti vandale ?

Je n'ai jamais vraiment arrêté... Je me suis juste un peu calmé avec l'âge.

Quel est ton pire souvenir de graffiti ?

Je pense que les pires sorties sont celles où tu passes toute la nuit d'un dépôt à un dépôt mais que tu n'arrives pas à peindre pour une raison ou une autre. C'est dur de devoir rentrer bredouille et fatigué après des heures de route. Après, il y a eu tellement de cavales que c'est difficile de faire un classement des pires sorties. Peut-être est-ce la fois où, en hiver, je me suis retrouvé dans le canal qui longeait un dépôt près de Liège. Les flics m'ont cherché toute la nuit et je me suis planqué sur des toits après être sorti de l'eau. Evidemment j'ai attrapé froid...

Et ton meilleur souvenir ?

Pareil, il y en a tellement ! Difficile de dire quel est le meilleur.

Est-ce compatible, le graffiti vandale et exposer en galerie ? Et exposes-tu souvent en galerie ?

Je peins des toiles mais je n'expose pas beaucoup en galerie. Parfois, je participe à des expos collectives. Sinon je n'ai eu que des mauvaises expériences de mes expositions solo en galerie, le monde de l'art n'a rien à voir humainement avec le monde du graffiti... C'est le jour et la nuit, il y a des gens qui gèrent ça très bien, mais pas moi.

“...le monde de l'art n'a rien à voir humainement avec le monde du graffiti.”

Peux-tu nous parler de ton travail de parolier pour des groupes de musique colombienne ?

Je suis en train d'écrire des chansons pour un chanteur de salsa colombien, David Lenis, qui chante aussi avec La Maxima 79, un orchestre de salsa de Milan avec des musiciens colombiens et italiens. J'adore écrire ! Je trouve ça trop cool, surtout de pouvoir entendre quelqu'un chanter comme il faut. J'essaie de faire de la « salsa de calle » un peu comme pouvait en écrire Ruben Blades ou Tite Curet Alonso dans les 70's.

Achètes-tu des vinyles ?

Non plus du tout. J'en ai acheté dans les 90's. Mais mon grand frère est devenu un collectionneur compulsif avec une collection qui dépasse les 20 000 pièces, tous genres confondus. Il y a surtout du rap, de la funk-soul, du jazz et maintenant beaucoup de musique classique. Et il vit de la vente de pièces rares qu'il vend à des collectionneurs, connaisseurs, de par le monde.

Tu écoutes quoi en ce moment ?

Le dernier PNL...

As-tu essayé le beatmaking, le scratch, le Djing...

J'ai essayé à mes débuts dans le hip-hop. D'ailleurs mon nom de tag « Jaba » est venu lors d'une session de scratch. J'essayais de refaire le scratch de « Jack of Spades » des BDP et celui de « Jack the Ripper » de LL Cool J avec le son « Ja », en utilisant un vinyle de Star Wars où il y a le mot « Jaba »...

Pourquoi as-tu quitté Liège en 2007 pour Singapour ?

J'ai eu une offre d'emploi chez ILM, la division des effets spéciaux de Lucasfilm, ils venaient d'ouvrir un studio à Singapour, j'ai fait partie de la première vague d'artistes digitaux. Mon premier shot dans un film fut pour le premier film « Transformers » de Michael Bay... J'ai travaillé sur une dizaine de films en tout, sur une période de trois ans.

La scène graffiti à Singapour était jeune en 2007, y avait-il déjà beaucoup d'artistes ?

Non il n'y avait pas beaucoup de monde. Mais tout de même une petite scène typiquement hip-hop.

Le métro de Sg est réputé pour être difficile à peindre, la répression est dure semble-t-il, mais sais-tu si des rames circulent avec des graffs ?

Tous les métros du monde sont faisables, Singapour ne fait pas exception... En revanche, ce n'est pas une super bonne idée car ils déploient énormément de moyens pour retrouver les auteurs. C'est une ville avec presque pas de criminalité. Et donc quand il y a des graffs sur le métro, ils mettent tout en œuvre pour retrouver les auteurs. S'ils te retrouvent c'est chaud : zonzon et coups de bâton. Le seul moyen de le faire, c'est de peindre puis direct aller à l'aéroport et se barrer.

Pourquoi affirmes-tu : « Une ville sans graffitis est une ville sans âme » ?

Je pense que le graff est le miroir d'une ville, les villes les plus intéressantes culturellement, en tout cas dans le monde occidental, ont une scène graff qui déchire, comme à Nyc, Berlin, Paris, Barcelone, Rome, Amsterdam etc. Le graff est, à mon sens, le baromètre de l'énergie artistique d'une ville, une ville sans graff est en général une ville pauvre, artistiquement et culturellement.

Pourtant à Sg les tags et les graffs sont rares ?

Oui très rares mais il y en a de plus en plus, comparé à 10 ans en arrière.

Quand et pourquoi as-tu commencé à dessiner des personnages mi-mayas, mi-futuristes ?

J'ai dû commencer à les faire il y a 6 ou 7 ans maintenant. C'est le résultat logique, suite à mon intérêt pour l'art ancien en général et pour la science-fiction.

Colombie



En 2014, tu as graffé à Dakar, comment as-tu rencontré le collectif RBS ?

J'avais un pote de mon crew Ultra Boys, Dems, qui s'y était rendu l'année précédente. Puis il m'a mis en contact avec King Mow. Et ce dernier, à son tour, m'a introduit au reste du crew.

Là-bas la police semble d'avantage tolérer le graffiti dans la rue qu'en Europe ?

En Amérique latine et dans des les pays du tiers monde, c'est pareil : les gens sont tout simplement beaucoup plus ouverts d'esprit et le graffiti est considéré au pire comme un moindre mal.

Sinon as-tu fréquenté la scène musicale de Dakar ?

J'ai pu voir en concert Bideew Bou Bess. C'était trop bien, que de bonnes vibes !

“ Une ville sans graffs est en général une ville pauvre, artistiquement et culturellement. ”

En 2015 tu as sorti « Enemies », une BD réalisée avec Sozyone Gonzalez. Peux-tu nous en parler, notamment du processus de création et de production ?

« Enemies » est un travail titanesque, pendant deux ans on a bossé ensemble sur chaque page. J'ai conçu l'histoire, Pablo a fait les textes et dialogues, les personnages principaux et tout le travail de typo. J'ai, pour ma part, fait tous les décors, la mise en couleur et certains personnages secondaires. C'était un challenge pour nous deux, on avait beaucoup peint ensemble sur les murs, mais collaborer sur un si long projet fut assez intense !

« Enemies » a aussi donné naissance à un vinyle ?

Oui, je voulais absolument faire une bande-son pour la BD ! J'ai donc demandé aux pote producteurs de faire une BO. Les seules indications étaient de produire des sons entre la musique de « La Planète Des Singes », le premier, et des sons de John Carpenter. Chaze, Smimooz, Dj Mig One, Black Suburb... ont produit des morceaux.

Revenons au graffiti. Il fédère un nombre surprenant d'individus, il existe des médias, des festivals... et tu dis qu'il n'est pas reconnu, pourquoi ?

Le graffiti est toujours marginalisé. L'explosion à laquelle on assiste aujourd'hui est pour les artistes dits de « street art » et l'intérêt des galeristes, des organisateurs de festivals se porte sur eux, alors que ce ne sont pas forcément des graffeurs. C'est la surenchère d'artistes qui n'ont pas fait vraiment leurs preuves dans la rue. Il y a beaucoup de faux-semblants avec des égos encore plus démesurés que ce que l'on côtoie dans le milieu du graff.

Tu as graffé dans plus de 45 pays, ton prochain projet ?

Je vais enfin découvrir le Japon en juin ! Et je vais participer à une finale d'une compétition en digital painting où il faut peindre en vingt minutes quelque chose inspiré de deux mots tirés au hasard, tout en utilisant Photoshop ou Procreate sur iPad.

DJ CLICK



PARTISAN DE MÉTISSAGES MUSICAUX AUDACIEUX, DJ CLICK REVIENT AVEC « PLAY IT AGAIN », UN NOUVEL ALBUM SITUÉ À LA CROISÉE DE LA NEW WAVE ET DU RÉPERTOIRE DES BALKANS. ÉPAULÉ PAR DES INTERPRÈTES FIDÈLES DONT ANNA MARIO IOVKOVA, LE BEATMAKER SANS FRONTIÈRES ÉVOQUE ICI CE NOUVEAU CYCLE, LA NOTION DE REMIX, SES PROJETS ORIENTAUX ET DÉNONCE LE REPLI IDENTITAIRE.

Comment est né « Play it Again », le nouvel épisode de Click Here ?

Je suis un môme des années 80, j'ai donc vécu l'arrivée des synthétiseurs en temps réel. Dans un premier temps, j'ai expérimenté la new wave ou synth-pop avec la world music, notamment sur le dancefloor via mes sessions de Dj. Ce mélange plus que bizarre est non conforme, mais il a toujours surpris et reçu un très bon accueil auprès du public. Pourtant, quand j'ai commencé ce nouvel album, j'ai hésité à utiliser de vieilles machines et ce son analogique. Mais je me suis pris au jeu. J'ai vraiment adoré explorer en mode rétro-futuriste.

Les influences new wave de « Codrule » se prêtent plutôt bien au répertoire transylvanien...

Oui, exactement comme pour le précédent album où je mélangeais le flamenco à l'électro. Avec ces sons nostalgiques, partagés entre les accords mineurs et accords des musiques d'Europe de l'Est, cela prend une dimension nouvelle. J'ai voulu confronter la tristesse à la gaieté, les rites de mariages et d'enterrements. Cela forme une balance entre le bien et le mal, le chaud et le froid. Sur l'album, il y a beaucoup de compositions mais, pour accentuer le voyage dans le temps, il fallait également quelques reprises d'où ces relectures invraisemblables de titres de Depeche Mode, Kim Wilde ou Édith Piaf...

La mystique qui émane de « Maie Le Le Stara » n'est pas sans rappeler les travaux de Lisa Gerrard avec le Mystère des Voix Bulgares...

Le rapprochement me fait très plaisir car je suis fan de Dead Can Dance depuis 1979. En fait, j'ai enregistré une série de chansons traditionnelles avec Anna Mario Iovkova, à Sofia en 2009. Et je les dispatche depuis sur plusieurs albums, en featuring ou en seconde voix. Anna était déjà présente sur « BalkAndalucia ». La pauvre : je me sers d'elle comme d'une banque de sons...

Avec quel matériel avez-vous composé ce lp ?

J'ai voulu un son analogique avec des machines qui soufflent. C'était le challenge. J'ai donc utilisé un Minimoog, un Korg notamment un MS-20 mais aussi un Roland Juno-106, des orgues, un Moog Theremini. La liste n'est pas exhaustive mais le tour est confronté à des instruments comme la jew's harp (l'autre nom de la guimbarde, Ndlr), une guitare quart de caisse et puis, bien sûr, des éléments propres à la tradition musicale roumaine comme l'accordéon, le violon, le cymbalum ou le saxophone.

Les mélanges artistiques renvoient souvent à l'Histoire...

C'est toujours mieux de savoir ce que tu es en train de cuisiner, de connaître la provenance des ingrédients et, si c'est possible, de les couper dans ce sens ou de les mélanger à telles épices. Un album c'est comme un bon plat (tiens). À ce titre, concernant l'actuelle scène musicale roumaine, je conseille Subcarpati ou le Quatuor Danel...

N'est-ce pas la meilleure réponse face au repli identitaire aujourd'hui constaté ?

Ce repli est un phénomène que je n'arrive pas à comprendre et que je ne comprendrai jamais. Comment peut-on mettre la nation au pinacle ? Pourquoi vouloir fermer les frontières, construire un mur, défendre une forme unique de famille ? Heureusement on peut profiter du bon vin, des fromages des Alpes tout en ayant des amis juifs et musulmans ou aimer sa famille, sans avoir à voter pour le Fn... Une question demeure : comment certaines personnes peuvent gober les conneries, les mensonges de Benyamin Netanyahu, Viktor Orbán ou Matteo Salvini ? Et la liste est longue, malheureusement...

De Manu Chao à Rachid Taha, vous avez remixé de nombreux musiciens. Quelle est votre définition de l'exercice ?

Pour le moment, je suis d'avantage sur des collaborations que sur des projets de remixes. Cette année, j'ai ainsi prévu une longue liste de featurings en vue d'un album 100% féminin. Concernant ma vision du remix, la structure doit être différente, les sons doivent être modifiés et le désordre doit régner par rapport au titre original. Un dernier mot concernant, cette fois-ci, le retour du disque vinyle. Je suis très heureux de constater un tel mouvement car j'ai une sacrée collection au studio. C'est quand même plus classe qu'un Mp3 pourri perdu dans un ordinateur. Avec le vinyle, il faut se lever du sofa pour tourner le disque. Par contre je suis contre les rééditions de vieux trucs... Cette méthode est immorale, on y comprend plus rien.

DJEUH DJOAH & LIEUTENANT NICHOLSON



DJEUHJOAH ET LIEUTENANT NICHOLSON N'ONT DE CESSÉ DE SE FAIRE ENTENDRE GRÂCE À « EL NIÑO », LE HIT SINGLE DE LEUR DEUXIÈME ALBUM. ILS SONT FANS DE RAP MAIS ILS CHANTENT, ILS SONT FANS DE BEATMAKING MAIS ILS N'UTILISENT PRESQUE PAS DE HARDWARES. LE PREMIER A FAIT DES ÉTUDES D'ARCHITECTURE ET LE SECOND DEVAIT ÊTRE PILOTE D'AVION, MAIS ILS SONT EN BON CHEMIN POUR DEVENIR DES FIGURES DE LA VARIÉTÉ FRANÇAISE. VINGT ANS APRÈS LEURS PREMIÈRES COMPOSITIONS, ENTRETIEN AVEC LE DUO DERRIÈRE « AIMEZ CES AIRS ». L'OCCASION DE PARLER EN TOUTE LÉGÈRETÉ DE FUNK, DE PRODUCTION, DE NÉGRITUDE... OU ENCORE DE L'INFLUENCE DES FAMILLES VOULZY ET SOUCHON.

Vos premiers pas dans la musique ?

Djehdjoah : Nos premiers pas dans la musique sont un peu différents, nous sommes tous les deux autodidactes. J'ai écrit ma première chanson en 1997, suite à une douloureuse déception sentimentale.

Comme quoi ça n'est pas que mauvais...

D : Ça n'a pas que de mauvais côtés. Vraiment, si ça devait se refaire, en pleurant, je lui demanderais de me jeter (rires). C'est aussi l'année de la disparition de Fela Kuti, par ailleurs.

Lieutenant Nicholson : Et moi j'ai commencé en 1999, j'avais 22 ans. Au début j'ai essayé un peu avec un ordinateur et des amis. Puis j'ai fait de la musique avec un clavier.

Sur votre premier album, sorti il y a trois ans, vous disiez : « Un jour j'irais au Japon... ». Pourquoi le Japon et est-ce fait ?

D : Vers le Japon car c'est le « pays du soleil-levant » et ça collait pile au thème de « Soleil au Réveil ». Et non, nous n'y sommes pas encore allés mais nous en rêvons toujours.

Cette phrase est extraite du titre « Soleil au Réveil » qui, à lui seul, semble être l'esquisse de « Aimez ces Aires », juste ?

LN : C'est marrant que tu dises cela car « Aimé Ces Aires » est la continuité du précédent album. Mais c'est vrai que c'est un morceau qui est très proche de ce que nous faisons aujourd'hui, même si nous sommes beaucoup dans l'acoustique, mais il y a un côté électro avec « Soleil au Réveil ». Ton ressenti est le bon.

Qui compose quoi ? Si j'utilise le mot beatmaker ça vous parle ?

LN : Oui mais je ne me considère pas comme un beatmaker.

D : Mais c'est un sacré beatmaker (rires), c'est ce qui est génial !

LN : C'est vrai que nous sommes influencés par des beatmakers, je pense que je ne travaille pas comme eux. Mais j'aimerais bien travailler comme eux, parce que j'aime bien comment ils travaillent.

Alors parlez-nous du processus de production ?

LN : Les beatmakers sont beaucoup avec des machines alors que nous n'utilisons pas de samples. Sur les deux albums, tout est joué, nous composons Djehdjoah et moi. Je dis que j'aime bien l'approche des beatmakers parce qu'ils ont une manière de faire que j'aime bien. Je ne sais pas l'expliquer mais j'aime bien par exemple Kaytranada. Peut-être que je me trompe mais j'ai l'impression que c'est grâce au Djing... Peut-être que je vais me diriger vers le beatmaking.

D : Lieutenant Nicholson joue de plusieurs instruments. Déjà il joue très bien de la table ou de l'ascenseur (rires). C'est bête mais beaucoup de rythmes viennent de là, son jeu de percussions avec les doigts recroquevillés et tout ça. C'est pour dire qu'avec un instrument, il peut sortir des sons. Ceci étant, nous appelons d'autres musiciens. Et nous sommes super contents car sur « Aimé Ces Aires » il y a beaucoup de musiciens de talent qui sont de super compositeurs de jazz. Je pense, par exemple, à Alexis Valet qui est venu faire des solos de vibraphone sur plusieurs morceaux. Ça a apporté de la profondeur au disque. On ne joue pas tous, même pour les voix aussi nous avons fait appel à des amis choristes...

LN : D'ailleurs ce n'est pas nous qui chantons (rires).

Ours revient souvent. Qui est-ce ?

D : Ours (fils d'Alain Souchon. Ndlr) n'a pas contribué à la production musicale de ce disque mais c'est drôle car, sans être sur le disque, il y est pour beaucoup... En effet, un jour il nous avait dit que ça serait génial de faire un morceau sur Aimé Césaire.

Certains sons, notamment ceux des basses, ont une sonorité électro, est-ce grâce à des soft...

LN : Non des claviers. J'ai joué les basses au clavier sinon Florian Pellissier a notamment joué des claviers. Nous l'adorons, il bosse depuis très longtemps avec Julien Lebrun donc nous l'avons vu faire. Victor-Atila Vagh a aussi participé, c'est lui qui réalise les albums de Flavia Coelho. Avant je jouais les lignes puis je quantizais mais aujourd'hui j'aime de plus en plus enregistrer le morceau en entier, c'est plus vivant sans replacer les boucles. Pour enregistrer j'utilise un Cubase, une vieille version de 2005.

Avez-vous encore collaboré avec Dj Vas ?

LN : Oui c'est lui qui a fait le master. C'est une connexion de Julien Lebrun. Maintenant quand tu as une question, tu demandes à Julien (rires).

D : Dj Vas nous a fait danser avec « Crime in the City », à l'époque j'écoutais pas mal. C'est qu'après que j'ai su que c'est la moitié de Kojak. C'est un heureux hasard de collaborer avec lui.

Concernant les textes, le titre de votre album fait référence au poète et homme politique martiniquais Aimé Césaire. Que représente-t-il pour vous ?

D : C'est une très belle étoile noire. C'est important ce qu'il a instauré avec Léopold Sedar Senghor. Et pour nous, célébrer la négritude en chantant, c'est aussi important...

LN : Aimé Césaire c'est un peu de mon enfance. Tous petit j'allais souvent aux Antilles, chez ma grand-mère j'entendais souvent son nom. Il passait souvent à la télé. Pour moi c'est plus une madeleine de Proust. Ça me rappelle ma grand-mère. Je ne peux pas expliquer pourquoi mais il y a une sagesse. Tous les anciens de cette époque sont de moins en moins nombreux, mais ils avaient une certaine sagesse qui s'est peut-être un peu perdue. J'aimais bien leur manière de penser et de faire. Pour moi Aimé Césaire c'est ça. Il a fait et écrit de belles choses.

Montagne Pelée, Aimé Césaire... on est également proche de Texcoco, la bouillonnante saga signée Patrick Chamoiseau...

D : Patrick Chamoiseau de loin. Après je comprends pourquoi tu dis ça parce ça s'inscrit dans ce courant créole. C'est vrai nous mettons aucune barrière dans nos compositions. Et comme nous sommes forcément traversés par mille et un courants du globe en écrivant, nous faisons ressortir le monde qu'il y a en nous

À ce titre, vos chansons ne s'inscrivent-elles pas dans une démarche créole...

LN : Oui bien sûr.

Pouvez-vous nous expliquer les thèmes de « An Tèt Aw » et « An Ba Siel » ?

LN : « An Tèt Aw » en créole ça veut dire dans ta tête. Et « An Ba Siel », ça veut dire sous le ciel. « An Tèt Aw » a été co-écrit avec Anthony Hilaire, un ami guyanais. C'est aussi une expression dans le basket. Lorsque tu fais un dunk sur la tête de quelqu'un, ici nous disons « In your face ». « An Tèt Aw » c'est l'expression similaire aux Antilles. En fait, ce titre parle d'une fille qui a toujours envie de faire la fête. Une fille qui est tout le temps dans l'allégresse.

D : Une fille qui est tout le temps en vacances dans sa tête... Ce n'est pas une critique, c'est plutôt une célébration.

LN : Puis « An Ba Siel » c'est une chanson d'amour qui est complètement en créole. Si tu veux je te raconterais, mais hors-interview (rires).

Hormis deux exceptions, est-ce que je me trompe en disant qu'il y a une certaine légèreté dans les sujets de vos textes. Comme une invitation à pénétrer dans votre monde solitaire, joyeux et souriant ?

D : Tu ne trompes pas du tout. Après, cette légèreté c'est une manière de prendre les choses, c'est à dire que l'on ne s'interdit pas de traiter de sujets graves avec légèreté.

N'est-ce pas antinomique avec Lieutenant qui désigne historiquement des représentants du pouvoir souverain ?

D : (Silence) De toute façon il est assez martial dans sa manière d'aborder la musique donc Lieutenant est loin d'être antinomique...

LN : Ce qui est sûr, c'est que je ne suis pas un fan de guerre mais, dans le travail, j'aime bien quand les choses sont... droites, le plus possible. Pourtant je suis bordelique.

Un membre du team dit que c'est le disque de la maturité, je pense surtout que vous avez opté pour une pop bien funky et orientée plus pour la danse. D'ailleurs « Des Gouttes » est un hommage à Prince ? Que vous a-t-il apporté ?

D : Prince nous a apporté sa créativité. Je crois que c'est un truc qui nous a marqué en grandissant, en voyant cet artiste total. Il a apporté des choses neuves, musicalement, textuellement, au niveau vestimentaire, chorégraphique, au niveau du lifestyle, sa façon de brouiller les pistes. Prince c'est complètement dingue ! Et sa disparition laisse un trou immense. En même temps, il a tellement semé dans ce trou qu'il est encore là. Je suis assez content parce que, parfois, des chansons nous tombent dessus, alors on enregistre. Et « Des gouttes coulent sur mon parquet », ça m'est tombé dessus. Je suis heureux que Lieutenant Nicholson ait été à mes côtés à ce moment là pour « coccitrreuser » le sillon (rires).

Son ouverture musicale n'a-t-elle pas décomplexé toute une génération de compositeurs ?

D : Totalement. Et s'il y a un message pour tous ceux qui créent, dans n'importe quel domaine, c'est de décloisonner. Il y a que ça à faire, créer des ponts. On y est, amusons nous. Il y a beaucoup de choses qui ont été faites et rien que marier des choses différentes, ça crée un nouveau truc.



Sinon en live, vous avez déjà fait des dates avec Guts. Comment se déroule vos concerts ?

LN : Ça se déroule bien... Non mais nous sommes trois sur scène. Il y a un bassiste très important qui nous accompagne, big up à Papa Tonk. Il est guitariste à la base mais il joue très bien de la basse, sauf sur un ou deux morceaux. Il joue aussi toutes les guitares...

D : Sauf les miennes.

LN : Djeuhdjoah, avec sa voix majestueuse et sa guitare...

D : Maigre (rires).

LN : Sa guitare maigre mais ça joue à plein ! Moi je suis au clavier-chant et nous envoyons des séquences rythmiques avec Ableton. On se pose dessus, c'est assez brut. Ça prend une tournure un peu électro. Ça décolle en douceur pour terminer dans les nuages.

En quoi ça vous a formé de jouer en première partie de Matthieu Chedid puis de Brigitte ?

D : En terme « d'efficacité », parce que l'on a peu de temps et on se présente dans ce laps de temps qui nous est offert. L'idée est que les gens soient accrochés au plafond avant que l'autre concert commence. Et nous sommes à 98,5%...

LN : Aahhhhhh, il est super (rires).

C'est surprenant, mi-mai, vous jouez les premières parties de M. Comment cela s'est concrétisé ?

D : Très simplement parce que nous connaissons Matthieu. Lorsque nous avons su qu'il paraît sur la route, notre disque sortait. Nous avons donc envoyé une candidature à la première partie au management de M, le bien nommé. Et nous avons été rappelés. On travail aussi autrement ensemble. En fait Mathieu a aidé à l'écriture et à la réalisation du disque du frère de LN, son nom d'artiste sur ce projet est Alpha. Le projet Alpha est donc co-piloté par Mathieu et nous avons été sollicités pour ce projet...

Vous êtes bien entourés, votre disque sort encore chez Hot Casa. Avez-vous un lien amitié avec Djamel ou Julien depuis longtemps ou est-ce via les musiciens présents sur votre album comme Florian Pellissier ?

LN : Bah on les connaît maintenant, ça fait un bout de temps... C'est un lien d'amitié.

D : D'abord Julien puis Djamel. Pour la petite histoire, j'ai rencontré Julien et Lieutenant Nicholson la même année, en 2006. Et c'est beau qu'artisanalement, nous arrivions à produire de la musique ensemble. Ça me touche beaucoup quand j'y pense...

LN : Nous connaissons des musiciens avant, mais c'est vrai que Julien avec ses connexions a permis de renforcer le propos.

Avant de jouer ensemble, vous étiez dans des groupes ?

LN : Oui. J'avais un groupe avec Ours qui s'appelait Stuart. On composait la musique avec deux autres personnes et il y avait un toaster, un mec qui venait du ragga. C'était une musique très hybride. Une fois que le groupe a arrêté, j'ai accompagné Ours sur scène. Et j'ai bossé sur ses deux premiers albums et aussi un peu sur le troisième.

D : Et moi d'abord je faisais de la musique tout seul. Puis j'ai fondé un duo qui s'appelait Tsinda & Djeuhdjoah. Nous avons enregistré un quatre titres chez Hot Casa qui finalement n'est jamais sorti. Puis j'ai continué seul. Et nous avons pris la route, avec Lieutenant Nicholson (rires).

Est-ce un choix du label ou votre volonté de sortir « El Niño » en 7 inch ?

D : Oh, ça c'est un choix du label qui était chaud. Ils veulent des bangers ! J'imité Julien qui dit : « C'est un banger, il faut des bangers » (rires).

Évoquer le réchauffement climatique... Est-ce un engagement éco-responsable réel de votre part ?

LN : Honnêtement, à la base, « El Niño » est une commande de l'ONG R20 qui est une asso luttant contre le réchauffement climatique. Mais, en même temps, c'est quelque chose qui nous concerne tous. Je ne dis pas que je suis un maniaque du tri au quotidien mais, à notre échelle, nous pouvons faire quelque chose. Nous pouvons faire des petites choses, comme faire attention à l'eau qui coule... Maintenant c'est un constat mais nous ne donnons pas de leçons. Nous ne sommes pas là pour dire « Ce n'est pas bien ceci... »

D : S'il y a des choses, ce n'est pas bien (rires).

Vous écoutez J Dilla, alors pourquoi le chant plutôt que le rap ?

D : Oh on ne s'interdit pas de rapper, loin de là. D'ailleurs il y a quelques phases rappées sur l'album. Et attendez-vous à de plus de rap. Le rap arrive, le rap est là.

LN : Nous avons très envie d'aller dans cette direction. Djeuhdjoah tu rappais à une époque... Ce qui est marrant, c'est que j'écoutais certains titres de J Dilla sans savoir que c'était lui. Alors Djeuhdjoah m'a fait redécouvrir J Dilla. C'est incroyable tout ce qu'il a fait. Il est mort jeune et il a produit une quantité colossale de sons. Pour l'instant nous faisons passer les vibes à travers le chant... Il y a de grandes chances qu'on aille dans cette direction pour le prochain album.

Vous êtes assez proche de JoeyStarr, une collab est-elle prévue ?

D : Oh, assez proche. Nous l'avons rencontré dans notre loge un soir de première partie de Brigitte, la dernière en date à la salle Pleyel. Il a investi nos loges avec un bon breuvage (rires), une belle connexion Wi-Fi et sa gouaille habituelle. Donc forcément ça nous a rapprochés !

LN : Et ce que j'ai adoré, c'est qu'il est venu. Et assez vite, il nous a fait écouter du son. Ça m'a fait plaisir qu'un ancien nous fasse écouter de nouveaux sons. Il m'a fait découvrir des sons modernes. Tu comprends pourquoi ces mecs sont toujours au top. Ils se nourrissent de nouveautés. Ils sont toujours connectés... ils bossent tous le temps... C'est la première fois que nous l'avons rencontré. Nous avons passé un super moment, pour un ancien, il y a une super fraîcheur.

DjeuhDjoah tu es Camerounais et Nicholson tu es Martiniquais. Quelle émulation y a-t-il en ce moment là-bas ?

D : Je la suis de loin via YouTube. Au Cameroun, il y a des trucs en hip-hop et en bikutsi c'est fatal, vraiment je suis fier ! Rires. Il y a le Franko qui a cassé le game avec « Collé la Petite ». Il y a aussi Lady Ponce en bikutsi, mais ça commence à dater... Et là j'ai découvert un artiste, je ne connais pas les origines du gars. Je ne t'ai pas encore fait écouter Nico. Un Mc, chanteur français qui s'appelle Luidji. Et j'ai envie de lui faire un grand grand big up. Je ne sais pas d'où il est, s'il est de Paris. Merci Luidji, c'est fort.

LN : C'est vrai que je n'écoute pas tant que ça ce qui se passe aux Antilles. Avant j'étais pas mal connecté avec mon pote, lorsque on faisait du dancehall... Quand j'écoute de la musique des Antilles, j'écoute de vieilles biguines... C'est vrai que je ne suis pas tant que ça à l'écoute des jeunes et des nouveaux courants.

Nicholson tu es le fils de Laurent Voulzy, difficile de ne pas évoquer son héritage. Es-tu proche de lui et es-tu fan de sa musique ?

LN : Alors je suis proche de lui et je suis fan de sa musique.

Et inversement ?

LN : Bien sûr, il est proche de moi et il aime ce qu'on fait avec Djeuhjo. Une fois il nous a proposé de faire une première partie lorsqu'il faisait une tournée avec son pote Alain Souchon. Nous avons fait trois soirs pour leur Zénith.

D : Piston, piston...

LN : Sinon je mène ma barque. Il m'a offert un studio et je gère le reste.

Achetez-vous du vinyle ?

D et LN : En chœur : ouaiiiiis !

Alors, votre top 3

D : On achète au coup de cœur. Le dernier, c'est le vinyle Star Wax x Revive mais celui-ci vous nous l'avez offert. La dernière fois que j'ai acheté un vinyle, c'était à Lyon, un vinyle d'un artiste gabonais ! Ah le titre est drôle mais le nom m'échappe. Je l'ai acheté car il y a Hilaire Penda à la basse, et j'avais envie d'entendre les notes de Hilaire qui n'est plus.

LN : Mon dernier vinyle ça date...

Sinon avez-vous d'autres passions que la musique ?

LN : Je suis passionné par beaucoup de choses. En général par tout ce qui touche les sciences, plus particulièrement l'astrophysique, l'aviation, la volcanologie et tout ce qui concerne le milieu aquatique...

Je pensais que tu allais parler de basket...

LN : J'ai lâché un peu le basket. En fait quand Jordan a arrêté, je t'avoue j'ai aussi raccroché. Mais Djeuhdjoah...

D : Je suis effectivement passionné par la balle orange. J'aime le basket-ball, je partage cette passion avec George Eddy à qui j'octroie le fait de porter la moitié de mon prénom (rires). En dehors de la musique, j'avoue que je suis passionné par la musique, aussi. C'est à dire que s'il n'y avait pas de musique, je serais heureux qu'il y ait de la musique (rires).

Tout le monde est Dj de nos jours, avez-vous essayé ?

LN : Tout le monde n'est pas Dj parce qu'être un bon Dj, c'est un métier. Moi qui suis mauvais pour ça, je sais qu'un mauvais Dj peut te plier une soirée au bout d'un quart heure... Alors qu'un bon Dj va savoir maintenir les gens en haleine, faire les bons enchaînements... C'est un vrai métier. Un bon Dj c'est comme un bon musicien, voilà.

D : Franchement ce n'est pas souvent mais, là, Lieutenant Nicholson m'a rabattu le caquet (rires) !

Un dernier mot ?

D : Merci. Et Aimez ces Airs (rires).

KING COYA



GABY ALIAS KING COYA EST UN PRODUCTEUR DE CUMBIA DIGITALE. PRÉCURSEUR DU GENRE, NOUS LUI DEVONS NOTAMMENT LES MUSIQUES POUR LA YEGROS. IL EST ÉGALEMENT PRÉOCCUPÉ PAR TOUS LES ASPECTS DU LIVE, AU POINT D'INTERVENIR POUR DE NOMBREUSES CRÉATIONS SCÉNIQUES. LES PLUS EXUBÉRANTES, ENCORE MÉCONNUES CHEZ NOUS, SE NOMMENT « DE LA GUARDA » ET « WAYRA ». IL CULTIVE EN SOLO OU RÉCEMMENT AVEC QUEEN CHOLAS DES LIVES OÙ IL CHANTE, JOUE DE LA FLÛTE, ACCOMPAGNÉ DE MACHINES INSTALLÉES SUR UN CHARIOT MOBILE... RENCONTRE AVEC L'ARGENTIN DE PASSAGE À LA CIGALE...

Que signifie King Coya ?

El Coya est un autochtone du Nord de l'Argentine, du Chili et de la Bolivie. Le nom est apparu comme un personnage imaginaire venant de cette région des Andes. Puis j'ai ajouté devant le mot king qui est utilisé dans les milieux du reggae et du dancehall.

Quand Gaby Kerpel est devenu King Coya ?

À partir de 2008. En réalité, au départ, il s'agissait d'un projet parallèle qui est devenu le projet principal. Après la production de « Carnabailito », un album sorti en 2001 sous le nom de Gaby Kerpel, j'ai commencé à développer un spectacle multimédia pour le défendre en live. Le résultat était très bon mais trop compliqué à faire. En revanche, j'ai inventé le personnage de King Coya qui a commencé en tant que Dj, ce qui était plus simple et plus amusant. Puis, de productions en productions, j'ai peaufiné un mélange de musique électronique avec des musiques folkloriques, jusqu'à devenir une musique assez agréable pour danser.

Peux-tu nous en dire plus sur tes recherches musicales ?

Ma recherche musicale est principalement basée sur les musiques folkloriques d'Argentine et d'Amérique du Sud. Je mélange cela de manière moderne avec des sons électroniques et des rythmes de cumbia entraînants, notamment ceux de Colombie. La cumbia s'est avérée être une bonne source en raison de ses caractéristiques rythmiques et folkloriques. Parfois je joue des instruments acoustiques.

Hormis toi, quels sont les précurseurs en musique latine électronique ?

Dick El Demasiado a été très créatif, c'est un des pionniers, qui a eu une influence importante sur moi. Sinon, depuis les 2000's, il y a également Chancha via Circuito, El Remolón, Dengue Dengue Dengue, Tonoloe, Frikstailers, Nortec Collective, Fauna, Tremor, Systema Solar, Frente Cumbiero, Bomba Estéreo, Monsieur Periné ou Puerto Candelaria.

Achètes-tu des vinyles ?

Non.

Quels sont tes morceaux de cumbia favoris ?

Je n'en ai pas.

Aujourd'hui, y'a-t-il un pays d'Amérique latine plus dynamique, plus prolifique en termes de sorties de disques, de soirées, de festivals ?

Je ne sais pas vraiment, l'Équateur semble être une terre fertile en termes de bons producteurs. Il y a notamment Mateo Kingman ou Nicola Cruz. Sinon, je suis plus connecté avec les Usa et l'Europe qu'avec l'Amérique latine, donc je ne sais pas si l'industrie est dynamique. Mais la Colombie a toujours été avant-gardiste.

Mais quelles sont les soirées, collectifs et lieux à suivre en ce moment à Buenos Aires ?

Aujourd'hui c'est très déprimant à cause de la situation économique du pays. Des événements comme Madre de Dios ou Llena mi Alma de Cumbia et d'autres ont du mal à perdurer. Nous dépendons davantage des festivals produits par l'État, tels que le festival Emergente.

Tu collabores avec Fuerza Bruta depuis 2005. Tu as participé à la création de « Wayra » et de « Villa Villa »... Peux-tu nous parler de « Wayra » et comment le public est-il invité à participer ?

Le public fait partie de la scène et, parfois, il est impliqué de manière active. Il y a de l'information et les lives sont diffusés entièrement online, je vous invite donc à vous connecter.

Y'a-t-il un message ?

Non, il n'y a pas de message. Ce qui est intéressant, c'est ce que vous pouvez ressentir pendant le spectacle.

Est-ce en 2009, grâce à ton remix de « Un Nino Que Lloro En Los Montes De Maria », que tu as commencé à être reconnu ?

Tout s'est passé progressivement, ce n'est pas arrivé en un instant. Ce n'est pas si simple.

Le résultat est différent entre la production du premier album de La Yegros, « Viene De Mi », et son dernier, « Suelta »...

Oui, absolument, le premier album a été fait à partir de rien. Puis, pour le deuxième, j'ai dû tenir compte du fait qu'il existait un groupe. En fait, il a été produit d'abord pour le live. Puis ensuite nous sommes allés en studio. Pour le troisième, nous avons cherché un son plus andin. Nous avons utilisé des tarkas, le charango et le ronroco (des instruments à cordes ou des flûtes en provenance de la cordillère des Andes, Ndlr), puis nous avons également ouvert la porte à d'autres producteurs comme Eduardo Cabra de Calle 13 et Jordi Collignon de Skip & Die.

Pour la récente tournée de La Yegros, tu as uniquement fait la première partie de sa date parisienne, en avril dernier. Pourtant tu as composé l'album...

Dans le cas de La Yegros, je ne pouvais pas être présent pour toute la tournée à cause de mes autres engagements avec Fuerza Bruta et pour mes projets personnels. Pour la date parisienne, nous avons eu la chance que nos agendas coïncidaient. Sinon je suis intervenu sur le travail de retranscription des compositions... j'ai aussi fabriqué quelques décors.

Peux-tu nous parler de ton chariot, qu'utilises-tu comme machines et instruments ?

Dans le spectacle avec Queen Cholas, nous aimons l'idée de déstabiliser certaines structures liées au live et aux danseurs, c'est pourquoi je danse et je joue aussi des instruments, nous aimons effacer cette limite. Le fait que ma configuration soit mobile, c'est parfait pour ce concept. Mon chariot embarque un iPad plus une machine avec de gros pads pour déclencher des séquences ou jouer de la batterie. Je joue aussi des tarkas, du melodica et je chante.

Comment est équipé ton studio ?

C'est assez sommaire, j'utilise des standards comme Pro Tools, Ableton Live avec des plug ins pour les softwares. Puis en hardware, j'ai un microphone, j'aime les claviers analogiques comme le vieux Micromoog et j'utilise aussi les nouvelles technologies analogiques qu'offrent les Vermona ou le Bolsa Bass. Puis, bien sûr, mes instruments traditionnels. C'est basique mais ça suffit pour mes productions.

Parmi tes nombreuses collaborations figurent La Yegros, Isabel Pinedo Rengifo, La Walichera, Balvina Ramos, Iara Nardi... laquelle est la plus singulière ? Et laquelle est ta préférée ?

Chaque cas est totalement différent, je n'en ai pas de préféré.

As-tu tourné au Japon ? Si oui quels souvenirs en gardes-tu ?

Je suis allé là-bas il y a deux ans avec Fuerza Bruta, ce fut une expérience très intéressante. La culture japonaise est très différente de la nôtre et leur façon de travailler est donc également très différente.

Sinon tu as d'autres passions que la musica ?

Je suis très intéressé par le spectacle en général, y compris les éléments visuels et l'aspect scénique, les décors.

“Le public fait partie de la scène et, parfois, il est impliqué de manière active... je vous invite donc à vous connecter et saisir Fuerza Bruta - Wayra .”





CHRIS LANE

CLÉ DE VOÛTE DE LA SCÈNE REGGAE BRITANNIQUE DANS LES ANNÉES 80, LE LABEL FASHION EST AUJOURD'HUI À L'HONNEUR AVEC « STYLE & FASHION », UNE EXCELLENTE COMPILATION DISPONIBLE CHEZ LES ESTHÈTES DE SOUL JAZZ. CO-FONDATEUR DE L'ENSEIGNE, CHRIS LANE DÉCRIT L'HISTOIRE ET LES PARTICULARITÉS PROPRES À CE CATALOGUE, LE RÉPERTOIRE JAMAÏCAIN, LES LIENS AVEC LES COURANTS JUNGLE OU GARAGE AVANT DE COMMENTER L'ACTUALITÉ MUSICALE DU JOUR.

Pourquoi avoir créé le label Fashion ?

John MacGillivray et moi-même avons ouvert le magasin de disques Dub Vendor à Londres en 1976 car il existait une attente concernant les groupes ou chanteurs de reggae, notamment ceux issus de la scène britannique. J'ai toujours voulu produire des disques et, en 1980, nous avons lancé le label Fashion afin de promouvoir des chanteurs et des Dj's locaux (à interpréter au sens reggae du terme, soit le toaster, Ndlr), ainsi que des stars jamaïcaines en visite.

La fonction du magasin était importante...

Oui, Dub Vendor nous permettait de rester en contact avec les clients et donc de savoir comment le marché réagissait. Pendant que je travaillais en studio, John vendait les nouveautés afin de savoir quels rythmes et chanteurs seraient populaires. Il interagissait également avec les Dj's et les selecteurs des sound systems du coin, ce qui facilitait la promotion des morceaux.

Comment définir le son Fashion ?

Difficile à définir, d'autant qu'il n'y a pas un son unique. Nous avons produit différentes formes de reggae comme le lovers rock, le roots, le dub, le dancehall ou la raggamuffin. J'aime à penser que la qualité est le facteur constant de nos productions. Nous avons consacré beaucoup de temps à valoriser nos musiciens, et nous avons essayé d'offrir les meilleurs disques possibles.

Quels souvenirs gardez-vous du toaster Smiley Culture ?

De bons souvenirs, notamment à l'époque où nous sortions des chansons comme « Cockney Translation » et « Police Officer ». Smiley Culture est arrivé avec un nouveau style et des textes singuliers. Les jeunes Dj's britanniques comme Asher Senator, Peter King, Papa Face et Laurel & Hardy ont amplifié le tout, insufflant une bouffée d'air frais. Leurs paroles ont été perçues par un large public... Et ils ont eu une grande influence sur les rappeurs britanniques.

Vous avez aussi travaillé avec des légendes jamaïcaines comme Alton Ellis ou Horace Andy...

Oui, bien sûr. John et moi écoutions ces chanteurs depuis nos débuts dans le milieu musical, à la fin des années 60. Nous avons donc saisi toutes les opportunités pour travailler avec eux ! C'était comme un rêve devenu réalité.

Nous avons également enregistré des pointures comme Carlton & The Shoes, Johnny Clarke, Al Campbell, Papa San et plus tard Sanchez, Frankie Paul ou Cutty Ranks. Nous avons également fait appel à des musiciens prestigieux comme Steedie & Cleve et Sly Dunbar afin de créer des rythmiques solides.

N'existait-il pas une défiance vis-à-vis du reggae britannique ?

À ses débuts, le reggae jamaïcain était synonyme d'authenticité mais l'explosion du reggae britannique a eu un impact évident sur le public et les sound systems. Dans les années 70, les artistes basés à Kingston se sont ainsi retrouvés en concurrence avec d'excellents musiciens et producteurs anglais. Pour l'histoire, beaucoup de nos disques sont sortis en Jamaïque et jamais un artiste du cru n'a dit qu'il n'aimait pas le son de nos riddims ou de nos mixages...

Trois albums Fashion et pourquoi ?

Je retiens « Let's Dub it Up » de Dee Sharp, parce que c'était notre première sortie chez Fashion et que ce titre s'est rapidement placé au top des charts reggae. C'était très encourageant. Ce morceau a montré que nous étions sur la bonne voie. Puis « Heat » par General Levy : c'est la chanson qui a lancé la carrière de ce toaster. La performance de General est fantastique et la rythmique de Sly Dunbar et de Leroy Mafia est époustouflante. Enfin cette sélection ne serait pas complète sans « Limb By Limb » de Cutty Ranks. Travailler avec Cutty a toujours été un événement, ses vibrations et ses paroles sont incomparables. Je me suis bien amusé à construire le rythme de base.

N'êtes-vous pas le lien entre le reggae et les scènes jungle ou garage ?

Il existe bel et bien un lien entre le reggae et toutes sortes de musiques urbaines, y compris avec le hip-hop. Bien que la jungle puis la garage aient été des réactions au reggae, ces registres ont puisé dans notre catalogue et ont volontiers samplé nos chansons. Certaines de nos mélodies sont encore utilisées aujourd'hui, ce qui atteste de leur pouvoir.

Pouvez-vous nous conseiller deux ou trois sound systems ?

Pour être honnête, je ne fréquente plus trop les sound systems, surtout s'ils jouent du reggae contemporain. Toutefois, à l'époque, je sortais régulièrement et je fréquentais les soirées programmées par Sir Coxsone, Fatman ou Jah Shaka. Je me rappelle encore de ces dubs inédits, joués pour l'occasion. Si je devais sortir de nos jours, j'irais écouter Gladdy Wax, Downbeat Melody, ou les Dj's des dispositifs Tighten Up et Vinyl Meltdown... J'aime les bonnes sélections à l'ancienne, mais je suis très difficile...

Vous n'aimez pas la scène reggae du jour ?

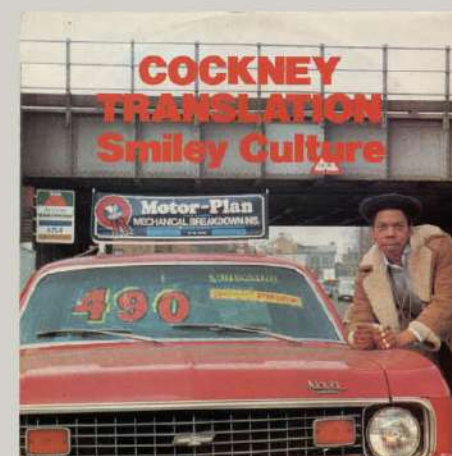
Je n'écoute pas beaucoup de reggae contemporain, je suis généralement déçu, ça ne me parle pas. Je connais des producteurs et des musiciens actuels, mais je pense qu'ils sont trop souvent dépendants de vieux chanteurs ou Dj's. En fait la scène reggae a besoin de nouveaux talents mais la plupart des jeunes s'orientent désormais vers des carrières rap ou R & B...

Votre point de vue sur le retour du vinyle ?

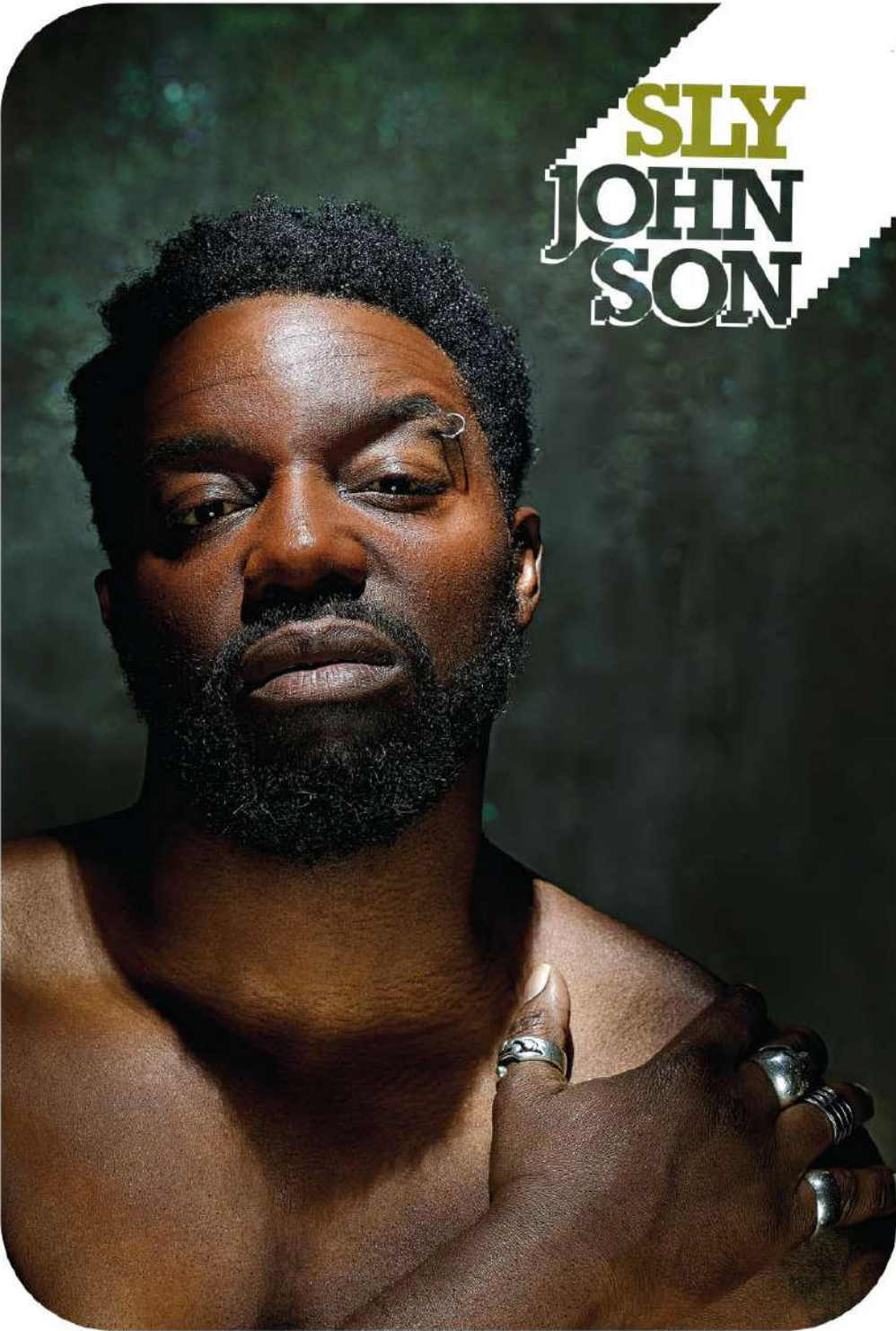
Beaucoup de labels reggae sont paradoxalement gênés par ce qu'on appelle le retour du vinyle. Maintenant que les majors diffusent de nouveau ce support, et souvent comme un gadget, les indépendants sont relégués à l'arrière-plan. Il leur faut désormais des mois pour qu'un album soit pressé, au lieu de quelques jours auparavant. Ce phénomène les empêche de continuer sur leur lancée. Ce ne serait pas si grave si l'attention se portait sur le reggae. Mais ce n'est pas le cas.

Quels sont vos projets, personnels ou pour Fashion ?

John et moi avons cessé de produire des morceaux pour Fashion Records il y a vingt ans. Nous nous sommes donc concentrés sur le catalogue pour nous assurer que notre musique soit disponible sur des compilations Cd et sous forme numérique. Cette nouvelle compilation de Soul Jazz est un projet très important, c'est un honneur d'être associé à un label aussi prestigieux, d'autant que leur travail avec Studio One est exceptionnel. Personnellement, j'ai repris la production et les sessions. J'ai ainsi réalisé un single 10 inch pour Tuff Scout avec Danny Red et Starkey Banton. J'aime toujours jouer, créer des rythmes et bien sûr mixer des dubs, même si c'est désormais un passe-temps. John exploite toujours Dub Vendor. Il y vend du vinyle et des Cd, mais uniquement en ligne.



“ La scène reggae a besoin de nouveaux talents mais la plupart des jeunes s'orientent désormais vers des carrières rap ou R & B... ”



SLY JOHN SON

SLY JOHNSON EST UN BEATMAKER, DJ ET MC AUTANT CAPABLE DE CHANTER, RAPPER QUE DE BEATBOXER. LE MONSIEUR ÉGALEMENT CONNU SOUS LE PSEUDO DE THE MIC BUDHHA SE LIVRE EN TOUTE LIBERTÉ, POUR UN QUATRIÈME ALBUM PLACÉ SOUS LE SIGNE DE L'INDÉPENDANCE. À CETTE OCCASION, NOUS AVONS ENREGISTRÉ UNE HEURE D'INTERVIEW AUSSI INTIMISTE QUE LES SUJETS ÉVOQUÉS DANS « SILVERE ». COMPOSÉ DE MULTIPLES INFLUENCES, CE DISQUE PORTE TOUT SIMPLEMENT SON PRÉNOM.

Ta première approche de la musique en tant qu'amateur ?

La toute première fois, du moins celle que je me rappelle de manière significative... J'étais tout petit mais j'étais déjà en âge de pouvoir monter sur une chaise pour accéder à la platine vinyle. Donc, à mon avis, je devais avoir 5-6 ans, je pense. Et ce fut avec un 45 tours d'un groupe fou qui s'appelle Ekseption. Ils faisaient des reprises de grands thèmes de musique classique, je crois qu'ils avaient repris la cinquième de Beethoven... et le titre de la face B était « La Danse du Sabre ». Une reprise psyché... C'était un 45 tours qui s'écoulait normalement en 45 mais que j'écoulais en 33 et des fois en 45 et parfois en 78 tours. C'était une manière d'écouter la musique à plusieurs niveaux et surtout, quand je mettais un 45 en 33, ça me permettait de mieux comprendre ce qui se passait sous la première couche... C'est de la musique de taré mais ça me faisait kiffer. Et je me rappelle avoir mis ma main sur le disque et faire ça (il montre un mouvement de scratch, Ndlr), c'était en 79 et je n'avais jamais entendu ça...

Ta première approche avec l'industrie...

Ça a démarré en indépendant avec le Saïan Supa Crew, à cheval sur 97 et 98. À la naissance du groupe, nous avons eu la volonté de faire un maxi qui soit une carte de visite qui allait nous permettre de nous présenter à qui veut bien nous entendre, professionnels ou pas. Mais c'était surtout une façon pour de nouveaux potes de sceller un pacte. Ce maxi s'appelait « Saïan Supa Land », et nous avons signé chez Source 360°. Un vrai démarrage très pro, en 1998.

Qu'est-ce qui t'a amené vers le rap ?
Ne voulais-tu pas être danseur au départ ?

Petit j'écoulais beaucoup de musique avec mon père, surtout du jazz instrumental et de la musique afro-cubaine. En grandissant, j'ai découvert d'autres styles musicaux. Le hip-hop, je l'ai découvert grâce à l'émission de Fab 5 Freddy sur Yo! Mtv Raps. Et là c'étaient les premiers clips où je voyais des danseurs. J'étais fasciné et surtout j'étais intéressé de comprendre de manière plus profonde la construction de la musique. Et la danse, je trouvais que c'était un bon moyen. À travers la danse on peut déconstruire tout un son. Par exemple quand je dansais, je ne me concentrais que sur la ligne de basse ou sur un riff de guitare... C'était vraiment mon truc, je voulais être un grand danseur hip-hop.

En même temps, je faisais du beatbox. Et finalement, ça m'a amené dans un premier groupe de rap alors que je ne voulais pas rapper, mais je me suis laissé porter. Puis, après, j'ai rencontré Dj Éwone qui m'a marqué au fer rouge de par sa technicité et sa façon dont il mixait. Il était extrêmement musical, ça remonte au milieu des années 90. Il faisait attention à la tonalité des morceaux... Ça m'a donné l'amour du Djing. Il était Dj dans mon premier groupe, avant le SSC...

Avec « Silvere » as-tu cherché à faire quelque chose de différent de tes 3 albums précédents ?

Ouââis. Je voulais revenir à quelque chose de plus naturel, je voulais gommer des effets que je peux utiliser sur scène et qui peuvent être impressionnants... Et je voulais surtout parler de moi. Parler de mes différentes histoires, celles qui font l'artiste que je suis d'aujourd'hui. Pour cela, il fallait me défaire de tout plein de choses, de tous ces effets de style que l'on retrouve dans la soul, le r'n'b. Et pour ce faire, il a fallu aussi que je me remette au français puisque pendant longtemps j'avais pris l'habitude de chanter en anglais et d'écrire en anglais. Pour ce nouvel album, voulant parler de moi, il était nécessaire d'écrire. Oui je voulais vraiment faire quelque chose de différent.

Pourquoi Part I, as-tu déjà composé la Part II ?

Non, en fait le Ep est la Part I. C'est un objet que l'on voulait offrir. Nous l'avons juste donné. Je suis fan de vinyle, je mixe en vinyle, j'écoute du vinyle et je suis encore émerveillé par le vinyle. Faire un vinyle, c'est quelque chose d'essentiel. Je ne vois pas mes projets sans les sortir en vinyle, mais tu peux acheter les versions en digital. Il y a 3 titres : « Skin », « Oh ! Mother » et « Le Miroir ». L'album est la Part II. Des trois titres du Ep, il y a seulement « Skin » qui se retrouve sur l'album en format vinyle gatefold.

“ En fait le Ep est la Part I. C'est un objet que l'on voulait offrir. Nous l'avons juste donné...”

Ton disque est accompagné d'un livret avec un portrait photo pour illustrer chaque titre. Et la photo de couverture de ce Star Wax #51 illustre « Babylone ». Peux-tu nous en parler ?

Nous avons fait des photos avant l'Ep et d'autres après. Je n'avais pas encore tous les morceaux en tête mais la maquilleuse, qui s'appelle Audrey Loy, juste en écoutant « Skin », « Oh ! Mother » et « Le Miroir », a réussi à créer tous un monde. Je ne sais pas ce qui c'est passé dans sa tête mais en voyant toutes ses propositions de visuels et de maquillage, je me rappelle lui avoir dit : « Certains de tes propositions vont m'amener des chansons. » J'ai adoré la proposition pour « Babylone », le titre n'existait pas encore, la chanson est venue après. D'ailleurs, pour la petite histoire, c'est la série « Luke Cage » qui m'a inspirée le titre. Je regardais la deuxième saison sur Netflix et, à un moment, dans l'un des épisodes, il y a le fils Marley qui apparaît dans un club. Et j'ai eu une étincelle, à l'écoute du son je me suis dit qu'il fallait que je fasse un morceau avec une basse un peu dub, un truc peu bizarre... Et directement la basse m'inspire, je prends mon téléphone, je le mets en mode dictaphone et je chante. Je passe l'enregistrement dans mon ordi... Je me dis qu'il faut quelque chose d'électrique, de très sec... Tout m'est venu d'un coup, la basse, le beat, le sujet. C'est la période où il y a eu le meurtre de Trayvon Martin, ce gamin black tué par un policier blanc. Puis, en même temps, il y a eu l'histoire de la femme violée et retrouvée dans une poubelle à Paris. Tout était connecté, j'ai fait le morceau en une journée. Au départ, il était en anglais. Par la suite, avec l'aide de Benjamin Molinaro, nous l'avons réécrit en français. Et quand tu vois la photo avec son côté vaudou, tu vois que ça va bien ensemble... Dans toutes ces photos, il y a une réelle intention... Celle de montrer toutes mes facettes et pas forcément celles que je montre... Il y a une partie plus dark, plus torturée de moi que l'on ne voit pas. C'est la volonté de cet album de montrer toutes les composantes de ma personnalité. Elle m'a beaucoup aidé pour ça.

Pourquoi as-tu fais appel à Benjamin Molinaro pour la production musicale, puisque tu as composé aussi des instrumentaux...

Pour « Babylone », c'était même plus qu'une maquette. C'était vraiment un morceau. Généralement, quand je compose, j'aime aller au bout du morceau donc je fais en sorte que le morceau puisse sortir tel quel. Il a fait quelques arrangements, c'est plus du sound design ce qu'il a apporté. Ben a une vision très cinématographique de la musique. Je pense que c'est dû à son papa qui n'est plus aujourd'hui. Il s'appelle Edouard Molinaro et il a réalisé « La Cage aux Folles »... Je pense qu'il a hérité de ça. C'est aussi pour ça que j'aime travailler avec Ben car c'est la première fois que je rencontre quelqu'un qui a une autre lecture de la musique. Quand tu écoutes bien l'album, tu te rends compte qu'il y a toujours un événement. Après il faut un système de qualité pour l'écouter les cocos (rires), il ne faut pas l'écouter sur Spotify, en qualité basse (rires).

Comment s'est passée la rencontre avec Benjamin Molinaro ?

Ben, il faisait partie de la première formation qui m'accompagnait sur scène lors de mon premier album « 74 », en 2010. Il était le bassiste. Il a une très grosse sensibilité musicale et c'est quelqu'un que j'adore humainement. C'est un amoureux profond de la musique. Il écoute plein de trucs, c'est le genre de mec qui te fait découvrir des groupes... Et il a toujours eu un œil bienveillant sur moi. On s'est retrouvé au bon moment, parce que je voulais faire quelque chose de plus personnel, revenir à quelque chose d'un peu plus hip-hop et il avait la même vision que moi. Donc ça a matché direct.

Finalement lequel des deux a composé le plus ?

C'est plus lui. Si je compte bien, il y a quatre morceaux que j'ai produits. Tous les arrangements sont de lui. C'est un geek, il aime les claviers et il a tout joué avec un Prophet, un Juno, un Moog et un Wurlitzer, sauf les basses électroniques. C'était très important pour nous que ça reste organique et vivant, au fil des morceaux. On ne voulait pas simplement un beat avec une nappe. Il y a un vrai travail d'arrangement et parfois de sound design. Puis Jordan Kouby a mixé l'album aux studios Question De Son et Mika Rangeard a fait le mastering.

N'y a-t-il pas de beatmakers proches compétents ?

Je ne sais pas. Finalement, autour de moi, je ne connais pas beaucoup de beatmakers. Il y a 20Syl, il est très compétent, très musicien et très occupé. Je rêverais de retravailler avec lui un jour. Je pense que les beatmakers se rapprochent de plus en plus de la musique et inversement. C'est une très bonne chose car souvent le discours sur le beatmaking est assez péjoratif. Il ne s'agit pas seulement de taper sur des machines. Je ne fais pas vraiment la différence entre un compositeur instrumentiste et un beatmaker. C'est juste les instruments qui sont différents. Il y a des beatmakers qui font des choses incroyables, juste avec des machines. Je fais du beatmaking depuis quelques années et c'est un kiff. C'est sans fin... Tu rentres un peu dans l'ingénierie du son. Ça me fait triper, je pourrais finir ingénieur du son. Je pense que j'aimerais beaucoup.

En parlant de beatmaking, tu as aussi produit « Youaresurrounded », en 2017, un lp de producteur, sous un autre pseudo : TAGi & Steven Beatberg. Depuis quand fais-tu du beatmaking ?

Ça a démarré en 2005 quand j'ai fait l'acquisition de la MPC 2000XL de Dj Real C qui s'en débarrassait. J'ai sauté sur l'occasion. Au départ, j'ai vu ça comme un nouveau jouet, un nouvel outil. Après je me suis arrêté pendant un long moment. Puis je m'y suis remis un jour car j'avais le temps et certainement parce que j'avais besoin de faire autre chose...

Et j'en avais peut-être un peu marre de l'étiquette de Sly Johnson, le chanteur et de toutes les attentes qu'ils pouvaient avoir. C'est pour cela que j'ai pris le nom de TAGi & Steven Beatberg, comme ça je n'ai eu aucune pression. Ce ne fut que du kiff.

Hormis J Dilla, quelles sont tes inspirations pour le beatmaking ?

Kev Brown beaucoup. Il m'a bien marqué. Et Madlib aussi. J'ai été aussi marqué par Lord Finesse. Black Milk, j'aime beaucoup. Qui d'autre... Mon ADN est très hip-hop. Il y en a plein mais les noms m'échappent. Il y a 9th Wonder, Nicolay, Oddisee après c'est très proche...

Y a-t-il des beats à toi qu'on a peut-être entendu sans le savoir ?

Non... Ah si pour Tiemoko, pour sa « Mixtiem » qui est sortie il y a un an. J'ai fait le morceau « Ooh » où j'ai samplé « Love Supreme » de Coltrane et il y a « J'Rap » pour lequel j'ai aussi produit le clip. C'est le premier artiste avec qui j'ai décidé de bosser. D'ailleurs, nous travaillons sur un album ensemble. Je fais tous les sons, je fais un peu la réalisation... Sinon j'ai fait un remix pour Lili Poc, une chanteuse électro-pop. Le titre s'appelle « Echo ».



Concernant tes textes, ils sont subtils et assez complexes, peux-tu nous en parler ?

Même si je ne lis pas énormément de livres, j'aime la langue française, j'aime les mots. Pour moi les mots ont une grande importance et ce que j'aime, c'est la forme poétique. Et ça va avec ma personnalité. Ça ne m'intéresse pas d'écrire : « J'ai mal au cœur... » Écrire juste « J'ai mal au cœur », ça ne veut pas dire que l'on est plus franc. Je peux utiliser une autre forme. Il y a tellement de possibilités avec la langue française pour faire passer des émotions, en premier lieu, et pour dire des choses. La manière la plus simple ne m'intéressait pas. J'aime quand les mots t'amènent des images... C'est très important pour moi. Je ne trouve pas mon écriture complexe mais elle n'est pas facile. Et encore, je dirais que je n'aime pas la facilité. J'aime passer du temps à trouver d'autres tournures de phrase. En général, quand je fais des beats, j'aime que la musique se suffise à elle-même. C'est pareil pour les textes.

Tu travailles aussi sur un projet à l'occasion du centenaire de Boris Vian en 2020...

Oui ! J'ai été contacté par la Cohérie Boris Vian, ceux qui gèrent l'œuvre de Boris Vian. Et il y a une création originale, avec un spectacle autour des textes de Boris Vian. Je ne vais pas juste prendre les textes de Boris Vian. Je me base sur un livre ou deux de Boris Vian et je fais une relecture. C'est assez colossal, c'est beaucoup de boulot mais c'est hyper intéressant. Pour en revenir à l'album, à un moment, je me suis rapproché de Brel et Boris Vian pour écrire les textes. C'était dans une démarche d'authenticité, pour la force ou l'humour des mots. J'avais besoin de poésie d'un côté et de matière rêche, dure, de l'autre !

Concernant le titre « Skin », j'ai l'impression qu'il y a plusieurs lectures. Quel est le message, notamment quand tu dis : « On dit que tous les chemins mènent à Rome, mais n'est-ce point Rome qui extorqua les Hommes ? ».

Oui il y a plusieurs messages. Imagine : tu es un gamin, t'es en classe de CP et que, tout d'un coup, on te traite clairement de sale noir. Puis il y a la moitié de la cour de récré qui se moque de toi à cause de la couleur de ta peau. Et ils ne veulent pas jouer avec toi... Ça marque. En fait, je voulais parler de la violence des mots et du traumatisme que ça peut créer chez l'enfant. Et l'enfant qui devient un ado, un adulte. Ce sont des choses qui se figent sur la peau (...). Et quand je dis : « On dit que tous les chemins mènent à Rome, mais n'est-ce point Rome qui extorqua les Hommes ? », en gros c'est pour dire que ça va être un long chemin pour un jour être tous bras dessus, bras dessous, assis en train de boire des coups au bar.

Je pense que ça va être très long. Je parle de la domination qui a pu être exercée sur certains peuples, à certains moments de l'histoire. Les méchants hommes sont souvent du nord de l'hémisphère.

Tu viens de signer chez une nouvelle maison : Just Looking Prod., c'est un nouveau départ ?

Alors le vrai truc, c'est que ce dernier album, c'est moi qui l'ai produit avec Alex. J'ai créé une structure qui s'appelle Fonigramme et je l'ai produit en association avec Just Looking Productions qui s'occupe du management et du booking. En vérité, cet album c'est la rencontre de deux personnes, Alex et moi... C'est de l'auto-prod, j'ai mis toutes mes billes. Il me reste plus rien dans les poches d'ailleurs, mais au moins on est fier de ce disque...

Et on est légers (rires)...

Oui. C'est de l'auto-prod à 100%. Je n'aurais jamais pu faire ce projet avec une major. Impossible... Je n'aurais pas pu jouir d'une telle liberté artistique en major.

Comment as-tu rencontré Alex ?

Je l'ai rencontré grâce au regretté Didier Lockwood, un violoniste jazz décédé l'année dernière. Il était venu à ma rencontre à l'occasion d'un ballet mêlant danse et beatbox. J'étais sur scène pendant cinquante minutes avec deux danseurs hip-hop : Bboy Junior et Amala Dianor. Et je faisais tout le sound design et la musique en direct, avec ma loop station. C'était dans le cadre de Suresnes Cités Danse, ça a duré une semaine. Didier est venu, un soir, à la demande de mon ancienne chérie... Et nous avons eu l'idée de créer un projet scénique ensemble puisque Didier pratiquait l'improvisation. Et comme Alex s'occupait de Didier Lockwood, c'est comme ça que j'ai rencontré Alex...

À l'époque du SSC, tu pratiquais le scratch, notamment avec Rescâ. C'est fini ?

Oui, je n'ai plus trop le temps... Ah je m'amusais bien. Mais je mixe toujours et je peux toujours placer quelques scratches, attention ! D'ailleurs j'ai une soirée avec JP Mano depuis 7 ans, elle s'appelle La Réunion Party. C'était au Djoon et maintenant elle est au Trac. Je kiffe, j'adore mixer, ça me fait vraiment tripper.

Tu mixes exclusivement vinyle ?

Non car par rapport à ce que j'ai envie de jouer, c'est difficile de trouver les vinyles. Mais, je me la pète un peu, j'achète tout ce que je joue. Donc je vais sur Bandcamp ou les sites des artistes, parfois ça me prend du temps mais c'est un kiff.

Tu mixes en club et pourtant « Silvère » n'a pas de morceaux up-tempo...

Pas vraiment, parce que j'avais envie de dire des choses. Et pour que ce soit compréhensible, je pense que le tempo doit aller avec. Il aurait été difficile pour moi de faire un titre comme « Skin » sur une prod très funky, très enlevée... Ça me viendra de faire de la musique up-tempo, j'aimerais... Ah il y a tellement de choses que j'ai envie de faire.

Quelle influence Dj JP Mano a sur ton parcours ?

Ah il y est pour beaucoup. On s'est de nouveau rencontrés vers 2001. C'était un moment où je ne voulais écouter que du rap. C'était le temps où il y avait Madlib, Quasimoto, Lootpack. Je ne voulais que des choses comme ça et rien d'autre. Et il me glissait des compiles de soul et ça m'a ouvert l'esprit. Je me suis dit « Il y a un autre monde derrière la musique que j'aime. Elle découle de tout ça... » Et, à l'époque, j'étais à la recherche de quelque chose qui me ressemble plus, donc c'était parfait de découvrir cet univers soul que je n'écoutais pas forcément, puisque j'écoutais plutôt du jazz et de la musique afro-cubaine. C'est là que je ressentais de la fragilité, de l'émotion et tout plein de choses. Et c'est ce qui m'a donné envie de chanter. Ça me forçait à me mettre à nu, tout simplement...

Selon toi quelles sont les femmes Djs, productrices à mettre plus en lumière ?

(Silence). Hummm c'est fou ça, c'est une vraie question puisque je n'en connais pas vraiment. La seule qui me vient est Georgia Anne Muldrow qui, selon moi, n'est pas assez reconnue. Elle est très forte et, lors de son premier projet, elle avait 16 ou 17 ans. Finalement, je ne connais pas de Djs, productrices ou beatmakers femme. Ah si, sur Paris, il y a Miss Mak du collectif Golden Years qui, pour le coup, mixe vraiment. Elle très hip-hop, elle mixe du sale.

Tu es aussi fan de tatouages ?

J'aime bien les tatouos mais je ne suis pas un fou de tatouages. Il y a eu une période où j'avais un peu la fièvre mais je me suis calmé depuis. Ça fait hyper longtemps que je ne suis pas tatoué quelque chose mais, bon, j'en ai tout de même sept... Il peut y en avoir huit ou neuf, c'est possible mais il faut des idées.

As-tu d'autres passions ?

Les jeux vidéo. Oui, je suis un gamer de fou, c'est une catastrophe. Alors moi c'est la Xbox, ce n'est plus la PlayStation.

Un dernier mot ?

Peace, love & music, c'est toujours ce que je dis pour terminer.

CER
RONE

“Si un musicien est prof, c'est qu'il fait ça pour manger et qu'il n'est pas bon pour faire autre chose.”

FAUT-IL ENCORE PRÉSENTER CERRONE, LE NILE RODGERS HEXAGONAL, LES POCHETTES PORNOCHICS EN PLUS, HÉROS DE LA FRENCH TOUCH AU DÉBUT DES ANNÉES 2000 ? BATTEUR, COMPOSITEUR, PRODUCTEUR, IL VIENT DE RESSUSCITER KONGAS, LE GROUPE DE SES DÉBUTS, À L'OCCASION D'UN NOUVEAU 12 INCH BAPTISÉ « AFRODESIA », POUR BECAUSE MUSIC. ENTRETIEN FLEUVE CHEZ LE MAESTRO DONT LE FRANC-PARLER N'A D'ÉGAL QUE LA SINCÉRITÉ.

Le 22 mars, tu as sorti « Ready To Roar », le nouveau single de Kongas, suivi quelques semaines plus tard par un maxi : une sorte de retour aux sources, puisque Kongas est le groupe où tu as fait tes premières armes.

Absolument.

Comment est né Kongas ?

Mon père ne voulait pas que je fasse de la musique, alors j'ai fugué. Vers dix-huit ans, ma copine de l'époque se fait engager au Club Med et je l'accompagne à la réunion du Club. Il y avait Gilbert Trigano, son directeur, et il voit que je fais la tronche, car j'étais un peu amoureux, j'allais me retrouver à la rue. Il dit : « Qu'est-ce qui ne va pas ? » Je lui explique, puis il me demande : « Qu'est-ce que tu fais dans la vie ? » Je réponds que je suis musicien et je lui demande pourquoi ils n'ont pas de groupes dans leurs villages. Ça l'intéresse, et il veut donc savoir comment je m'y prendrais. « C'est simple. Combien de groupes voulez-vous ? Dix ? On prend dix bassistes, dix batteurs, etc., on choisit un répertoire, on les fait répéter et on les envoie. » J'ai été alors engagé. Trois saisons passent et, au printemps 1972, je répète avec les meilleurs musiciens sélectionnés pour le Club, que je venais de quitter. Il y a Patrick Sesti à l'orgue, André Rollet à la basse et Sylvain Claude à la guitare. Par le hasard, on nous présente deux percussionnistes de folie : Norbert Journo et Serge Tonini. On travaille et on sent qu'il va se passer quelque chose. C'est comme ça que naît Kongas.

Arrive alors Eddie Barclay...

Barclay était une sommité. Il n'y a pas de comparaison aujourd'hui. C'était le mec qui avait inventé le single, il avait une aura... Pendant l'été 1972, je pars à Saint-Tropez faire la manche. J'avais installé ma batterie sur une planche à roulettes, ma nouvelle copine passait avec le chapeau et me tirait avec une corde. Un jour, Eddie Barclay met un papier dans le chapeau : « Je vous attends, venez me rejoindre à ma table. » J'y vais et le lendemain il m'invite à déjeuner dans sa villa. De fil en aiguille, Kongas passe une audition au Papagayo qui était la boîte où il fallait être à Saint-Tropez. En définitive, on joue tous les soirs pendant un mois. Fin août, on signe un contrat. Septembre, on est en studio et en novembre sort notre premier single, « Anikana-O ». Notre premier album paraît en 1974.

Kongas était influencé par l'afrobeat : « Anikana-O », « Africanism », mais aussi par le rock progressif.

Ma formation, mon ADN étaient complètement rock.

As-tu pris des cours de batterie ?

Non, j'ai voulu prendre des cours, car à un moment, j'ai pensé que j'allais devenir musicien de studio. J'ai commencé à jouer dans des séances pour des mecs importants et qui me disaient : « C'est dommage que tu ne lises pas sur partition. » J'ai essayé d'apprendre. Première leçon avec le mec qu'il me fallait, disant. Il me regarde, je joue à façon rock, et me dit : « On repart à zéro. Ta baguette, elle se tient à la jazz. » Je lui dis non, pourquoi, quel est le problème ? Même si je la tiens avec le coude, du moment que je joue... Il me fait : « Tu ne vas pas apprendre ça, tu vas faire papa-maman, papa-maman. » Je lui demande de jouer. C'était un crétin. Donc loupé. Un an après, j'ai réessayé : un deuxième crétin. Je vais me faire des copains ! Si un musicien est prof, c'est qu'il fait ça pour manger et qu'il n'est pas bon pour faire autre chose.

Puisqu'on parle pédagogie, tu t'es fait renvoyer d'une école lorsque tu étais enfant, parce que tu jouais sans arrêt des rythmes...

C'est comme ça que j'ai été un peu découvert. J'étais hyperactif. J'ai fini par être viré. Ma mère m'a dit : « Si tu prends sur toi, à la fin de l'année, je t'offre une batterie. » De ce jour-là, lorsque j'écoutais une chanson, je n'écoutais plus l'artiste qui chantait, j'écoutais comment jouait le batteur derrière. Et elle m'a offert une grosse caisse et une caisse claire. J'avais douze ans.

Est-ce que tu avais déjà en tête le pied disco ?

Non. Le pied disco m'est venu avec Kongas. On faisait des passages de percussions qui pouvaient durer quinze ou vingt minutes. Là, j'amenais une assise (il commence à jouer la grosse caisse avec le pied et le charley avec la bouche, Ndlr) pour que les autres musiciens s'envoient en l'air. Le public répondait vachement ! Des fois, je restais comme ça, eux s'arrêtaient de jouer, ils me regardaient, les gens adoraient. Ce qui veut dire que quand on reprenait des rythmes normaux, ça allait, mais il y avait moins le punch. Au moment d'enregistrer mon premier album solo, « Love In C Minor » (sorti en 1976, Ndlr), je m'en suis souvenu. J'ai gardé le pied, sans savoir ce que je faisais.

À ce sujet, tu dis dans ton autobiographie que tu n'as jamais été un bon batteur, mais que tu as toujours cherché à mettre la batterie en avant..

Je ne pense pas que j'ai dit que je n'étais pas un bon batteur...

C'est marqué.

C'est marqué comme ça ? Bon, sans problème, mais je n'ai pas été un mauvais, sinon je n'aurais pas fait ce que j'ai fait. Bien sûr, je n'ai pas été un Billy Cobham ou un Manu Katché.

Retour en 2019 : quels sont les musiciens qui t'ont rejoint pour faire revivre Kongas ? Y a-t-il des membres de la formation originelle ?

Non, ce sont en partie des musiciens live et d'autres découverts grâce à Raoul Chichin, un très bon musicien, qui a son propre groupe : Minuit. J'ai trouvé que ces types sortaient du lot, des liens se sont créés, cela m'a inspiré et je leur ai dit que j'adorerais faire des titres de Kongas qu'ils interpréteraient. Ils m'ont répondu : « Mais Marc, on n'osait même pas t'en parler ! » J'ai composé ensuite dix titres qu'on a travaillés et j'ai loué un jour une salle pour qu'ils les jouent. J'étais avec deux anciens de Kongas, les percussionnistes, et on s'est pris une claque ! C'était nous plus jeunes !

Tu ne joues pas dans le groupe ?

Ah non ! J'influence artistiquement parce que c'est moi qui compose, c'est moi qui produis, mais je ne joue pas.

Je dois t'avouer que lorsque j'ai écouté le maxi, j'ai cru, au début, qu'il y avait le nouveau single, plus des inédits qui remontaient aux débuts de Kongas.

Cela veut dire que le truc est gagné. C'est pile-poil.

Selon moi, le morceau qui se distingue des autres sur ce nouvel Ep, c'est « Mother », la version instru. On retrouve les harmonies de « Supemature » (1977), un de tes titres les plus connus, avec un petit côté Funkadelic à la grotte. Comment l'as-tu composé ?

Je n'ai pas de recette, mais je ne peux pas être dans une maison ou dans un appartement sans avoir un studio. J'ai toujours eu un ingénieur à demeure, comme Richard qui doit être avec moi depuis presque vingt ans. Des fois, il vient et je lui dis : Non, je n'ai pas envie aujourd'hui, si tu as des trucs à toi à faire, fais-les. Par contre, si j'ai envie, j'ai envie qu'il soit là. Et puis je ponds des titres, je ponds des bouts. J'ai plein de maquettes en stock, que je peux réhabiliter ensuite, comme lorsque j'ai produit pour Kylie Minogue (remix de la chanson « Stop Me From Falling », Ndlr).

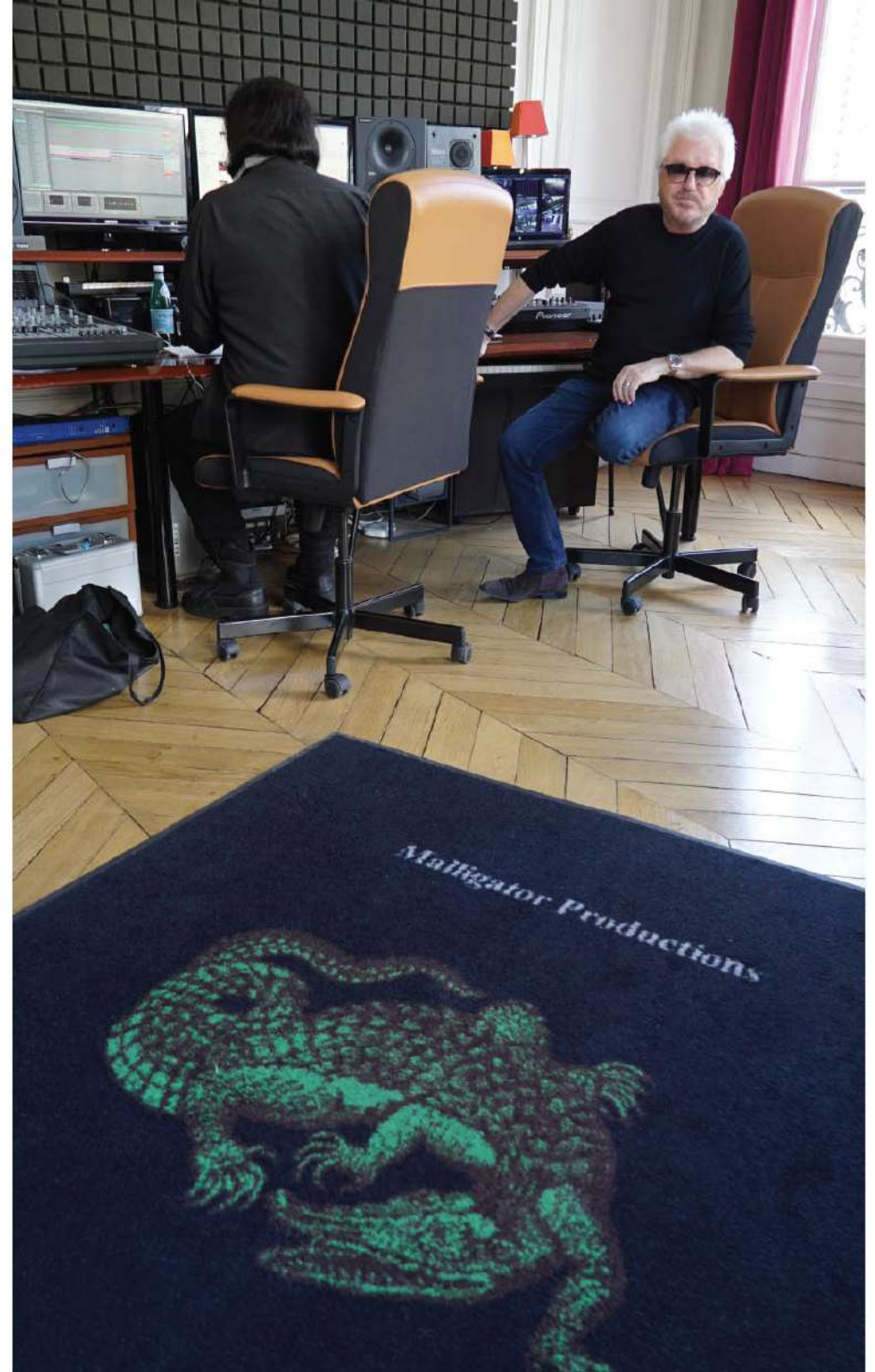
Je ne travaille pas comme les auteurs qui ont une feuille blanche en se disant : « Tiens, aujourd'hui, je vais faire du bleu. » La façon dont je viens de composer mon prochain album, qui va sortir à la rentrée, est incroyable.

Comment as-tu procédé ?

En Djing, je joue mes morceaux avec Ableton. Depuis mes débuts en solo, j'ai conservé les parties de chacun de mes titres, que j'ai fait numériser par la suite. À l'époque, ça faisait rire les mecs : « Ah parce que tu penses qu'on écouterait ça dans 40 ans ? » Les gens qui viennent me voir en live veulent entendre des tubes. Il faut nécessairement que je passe les tubes, sauf que je ne veux pas les passer comme un Dj qui ferait un podcast, je les démonte. Il faut donc que je trouve des « inters » et des inserts (c'est-à-dire des intertitres et des effets, Ndlr). J'en ai trouvé de plus en plus, je voyais comment cela fonctionnait, je faisais écouter à Because Music qui vient me voir très souvent, et ils m'ont dit : « Mais c'est vachement bien, c'est quoi ? » Je leur ai dit : C'est rien, c'est le joint. Ils m'ont fait : « Mais développe ces joints ! » En fin de compte, j'ai pondu mon nouvel album sur scène. Il est purement électro. Il y a très peu de chant, les parties chantées je les ai vocodées, et j'ai tout fait seul. C'est un virage à cent-quatre-vingts degrés. C'est la première fois depuis une quarantaine d'années où je reviens à mes origines de composition.

Qu'entends-tu par « origines de composition » ?

Quand on est un groupe, quand on compose ensemble, il y a un mec qui amène un riff, l'autre les harmonies, le batteur apporte un rythme, etc. Quand j'ai composé le titre « Supemature », je l'ai fait en bidouillant, seul. Lorsque tu as du succès, les grosses boîtes t'envoient du matériel en disant : « Tenez, si vous voulez les utiliser, c'est gratuit, vous mettez notre nom sur la pochette. » Un jour, je reçois un Arp. Déjà pour trouver le potard pour l'allumer, j'ai ramé. Ensuite, c'était un monophonique, ce qui veut dire que je ne pouvais pas faire des accords ! C'était note par note. Je commence et d'un coup j'entends : « Ta-ta-ta-ta-ta... » Je me demande pourquoi cela fait « Ta-ta-ta-ta-ta ». Ce n'était pas mon doigt, il y avait un séquenceur ! Le son continue, puis au bout d'un moment, je change de note pour respirer. J'avais un Revox, un quatre pistes, j'enregistre alors une longueur. Après je fais une basse, « Palapa. pam, pam, pam », ensuite j'ai pris mon micro, j'ai chanté la mélodie en yaourt, j'ai tapé avec mon doigt pour avoir un pied. J'ai pondu « Supemature » comme ça (il claque des mains) ! Pour la bande originale de « Brigade Mondaine » (1978), j'ai travaillé de la même façon, sinon, je fais mes titres, et après j'ai des arrangeurs de cordes, de cuivres. Ensuite, on prend des gros musiciens et quand tu as un bon guitariste, un bon bassiste, ils t'influencent. C'est toujours ton titre, mais tu as la participation de tous ces talents.



Il est impossible de parler arrangeur sans évoquer la récente disparition de Don Ray, membre de Kongas, ton arrangeur sur les premiers albums solo, et, au-delà, l'arrangeur-roi du disco en France.

Oui. Plus qu'en France même. C'est l'un de mes plus vieux collaborateurs. Sa disparition a été un gros choc, même si on s'y attendait, car depuis un an, un an et demi, il dépérissait. J'ai été un peu surpris : à l'église, il y avait tous les requins, mais pas beaucoup d'artistes, alors qu'il a fait beaucoup de choses. Johnny Hallyday, Claude François... Le mec était très humble. Voilà comment les choses se sont passées. Raymond était arrangeur de pop française et j'avais un type qui me faisait les textes chez Kongas, premier Kongas, qui s'appelaient Alec R. Costandinos. Il écrivait des textes pour tout le monde : Demis Roussos, Dalida, Herbert Léonard, etc. Je pars de Kongas, le groupe ne va pas très loin, il s'arrête, et je décide de faire « Love In C Minor ». J'avais une idée de l'album, je peux écrire des cordes comme ça, mais après il faut les retranscrire pour les faire jouer. Je dis à Alec : Tu ne connais pas un mec qui pourrait me faire ça ? Il me dit : « Si, je connais un mec génial, il s'appelle Raymond Donnez. » Parfait. Je vais voir Raymond Donnez avec mes maquettes, et des vinyles de Barry White, en lui disant : J'aimerais ce genre de sensualité dans les cordes. Je viens aussi avec des albums de Chicago, parce que j'ai adoré Chicago. Avec Kongas, on a aussi beaucoup joué Chicago ou Blood Sweat And Tears, car on n'avait pas assez de titres à notre répertoire. Je lui demande s'il peut m'arranger des cuivres. Je ne veux pas des cuivres à la soul, mais des cuivres à la Chicago. Raymond a su très bien faire ça. C'était aussi une question de formation musicale. Je sors un disque, deux, puis trois, et je dis : Allez, on fait un album pour toi. Il me fait : « Mais non, attends, ça va faire Raymond Lefèvre, ça va faire ringard ! » (compositeur, chef d'orchestre français d'easy listening, une vedette des années 70, qui semble aujourd'hui promise à un oubli miséricordieux, Ndlr). J'ai dit que non, on allait mettre un nom américain, ensuite j'ai trouvé Don Ray, puisque Donnez Raymond (rires)... On a fait cet album, mais il a fallu que je le pousse ! Il n'osait pas ! On a coécrit « The Garden Of Love » (1978), c'est un magnifique album. Magnifique !

Est-ce lui qui écrivait les passages de cordes dans tes albums en tant que Cerrone ?

Toutes mes cordes de tous mes albums, c'est lui.

Les morceaux étaient souvent très longs, les arrangements portaient dans tous les sens, cela ne devait pas être facile à jouer pour les musiciens, il fallait réussir à garder le rythme.

Bien sûr. Moi je faisais toutes mes rythmiques, tous mes trucs, et ensuite lui se mettait au pupitre et disait : « Messieurs ! » Il était chef d'orchestre ! Tout était enregistré live, puisqu'on n'était pas en numérique.

Est-ce qu'il y avait le re-recording ?

Il y avait ce que l'on appelle des droppings, c'était très difficile. Souvent, on faisait reprendre les musiciens avant un passage, l'ingénieur du son changeait de piste, et après il faisait sa salade. Par exemple, tu sais qu'à la quatrième mesure le mec doit reprendre, donc il rejoue, et puis l'ingénieur fait : « Un, deux, trois, go ! »

Pour réenregistrer une mesure ou deux, un passage...

Voilà.

Ton travail avec Don Ray consistait à lui présenter tes compositions et ensuite il écrivait les cordes, les cuivres. Tu lui donnais peut-être des idées, des gimmicks : « J'imagine ça... »

Ah ouais, ouais, ouais ! Dans les interviews que j'ai pu lire de lui, il disait : « Cerrone, il vient, il a un journal ! Il fait... d'ailleurs ! »

Tu venais avec un journal rempli d'idées.

Oui, et puis souvent il en faisait plus. Combien de fois, je ne gardais que soixante-dix pour cent de son travail. Il me disait : « Tu les enlèves, rien parce que ça te fait c... », parce que ce n'est pas toi qui l'as décidé. » Je lui disais : Écoute, tu le prends comme tu veux, ce n'est pas le problème, mais c'est comme ça. Point barre. Laisse-moi être le producteur, c'est mon disque. « Ouais, mais je trouvais que la descente que j'ai faite, ci et ça... ». Oui, mais moi, je ne trouve pas... Alors, parfois, il y avait des petits trucs d'ego, mais il n'y a jamais eu de conflit. Combien de temps ai-je joué avec lui ? Trente ans ? Trente-cinq ans ?

Comment est-ce que les musiciens français et les professionnels de la musique, avec tous les guillemets qui s'imposent, ont perçu l'arrivée du disco au milieu des années 70 ?

Je peux parler sincèrement ?

Bien sûr, c'est ce qui m'intéresse. Aujourd'hui, tout le monde encense cette période.

Comme des gros connards incultes, jaloux et incapables.

C'est dit...

Gros connards parce que quand on est dans la musique, on peut ne pas aimer un style, mais on ne peut pas démonter un style. Parce qu'à partir du moment où on fait de la musique pour le plus grand nombre, c'est-à-dire le public, à partir du moment où le public aime, au minimum moi je respecte ça. Ça, c'est pour gros connards.

“Les seuls aujourd'hui qui continuent à faire régner la disco, ce sont les Djs.”

Pour le côté très jaloux, c'est parce que ça a été un tel raz-de-marée que beaucoup de Français n'ont pas réussi à le faire. Peux-tu me citer des noms ? Le seul groupe qui en a fait, et pour lequel c'était bien, c'est un groupe qui s'appelle Voyage. Oh, c'est bizarre ! C'étaient mon bassiste, mon guitariste et toutes les personnes avec lesquelles je travaillais, et derrière c'est Raymond Donnez qui faisait les arrangements !

Tu ne vois personne d'autre ?

Claude François ? Fait par Raymond Donnez, aussi, mais ce n'est pas de la disco. Je vais maintenant expliquer ce qui s'est passé, le problème. La disco, c'est un état d'esprit. Les seuls aujourd'hui qui continuent de le faire régner, ce sont les Djs. Ce n'est pas de la pop où l'on met un pied sur tous les temps, avec des riffs de cordes et ci et ça. Qu'est-ce qui s'est passé au bout de deux ans ? Le métier, les musiciens et le show business, a tellement été contre le disco, que la disco n'a été qu'indépendante. Tu interviewes Giorgio Moroder ou Nile Rodgers, ils vont te dire la même chose. Mais, à un moment donné, les maisons de disques se sont dit que c'était un tel raz-de-marée, qu'il fallait qu'elles s'y mettent. Qu'est-ce qu'elles ont fait ? Elles ont pris leurs plus gros artistes locaux, en France, cela a été, par exemple, Dalida ou Claude François, elles ont pris des chansons pop qui auraient été, de toute façon, des succès, et elles les ont fait arranger par des mecs qui savaient faire des arrangements disco. Quatre ans après, les Américains ont appelé cela « disco sucks » (on trouve de nombreux documentaires vidéo sur Internet consacrés à cet épisode navrant de la musique populaire américaine, Ndlr). Cela veut dire disco de merde. Et ça s'est effondré. Ce n'est pas ça la disco : la disco, c'est un esprit, une atmosphère. Quand on fait des passages très longs, ce n'est pas pour gagner du temps, c'est pour amener quelque chose.

Tu amènes quelque chose à la condition qu'il se passe quelque chose, comme les Djs peuvent aujourd'hui mettre pendant longtemps une boucle d'un séquenceur. Sauf qu'ils vont l'amener. Celui qui l'écoute comme une brute va se dire : « Mais c'est quoi ce truc-là ? » Celui qui est dedans, il va bien voir comment le Dj, l'amène, l'amène, l'amène... Il va se passer un truc. C'est ça la disco. Les Djs d'aujourd'hui ont complètement compris cela. Eux, ce ne sont pas des imbéciles.

Et « incapables » ?

À l'époque, les musiciens qui ont gerbé sur la disco se sont tous trouvés à chercher du boulot, entre 1982-1985, parce qu'il fallait faire autre chose. Ils ont été laminés. Après, le punk est arrivé. Comme j'avais pris Lene Lovitch, la leader du mouvement punk, pour faire nombre d'albums, ma musique a évoluée.

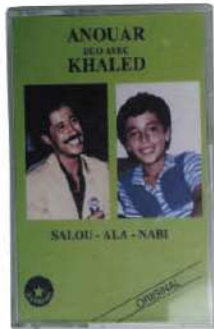
La disco a fini par se casser la figure ou muter vers la Hi-NRG.

Bien sûr. Pendant la vague de disparition du disco, moi c'est la scène qui m'a maintenu. J'ai toujours fait de la scène. Depuis mes origines, et là on boucle la boucle, c'est pour ça que j'ai parlé du Club Med, moi c'est la scène qui m'intéressait. Kongas, c'est la scène qui m'intéressait. En faisant la manche à Saint-Tropez, c'était la scène. J'ai toujours voulu faire ce métier pour faire de la scène. Je n'ai jamais fait un album en me disant « Tiens, je vais aller dans les hit-parades », rien à foutre, nul n'est à l'abri d'un succès, ça m'est arrivé quand même quelquefois, mais c'était toujours pour faire un peu d'actu, pour tenir, parce qu'à un moment donné pour faire de la scène, il faut vendre des billets, il faut que les mecs viennent.



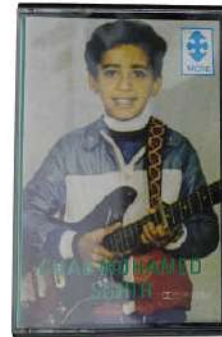
RARE K7 PAR CHEB GERO

CHEB GERO A FAIT SES CLASSES EN TRAVAILLANT CHEZ DES DISQUAIRES. DJ ET TAILLIER DEPUIS 2015 D'AKUPHONE, UNE MAISON DE DISQUES PROLIFIQUE, IL CHINE CE QUI SE FAIT DE MIEUX EN MUSIQUES FOLKLORIQUES. SA COLLECTION DE VINYLES CUMULE 10000 PIÈCES MAIS IL A PRÉFÉRÉ NOUS SURPRENDRE EN BOUSCULANT L'HABITUELLE RUBRIQUE DÉDIÉE À LA WAX. CETTE FOIS, LE FORMAT À L'HONNEUR EST LA CASSETTE. ET LA THÉMATIQUE REND HOMMAGE AU RAÏ, CELUI DES ANNÉES 80 QUI CÔTOIE LES BOÎTES À RYTHMES PROGRAMMABLES.



Cheb Anouar / Cheb Khaled Salou Ala Nabi (D'Évasion 37102F, 1988)

Une rencontre au sommet entre le roi du raï Cheb Khaled et Cheb Anouar, la nouvelle étoile montante de la chanson alors âgé de 14 ans. Cet album en duo est un grand classique en Algérie et on peut trouver en ligne un superbe clip illustrant cette collaboration.



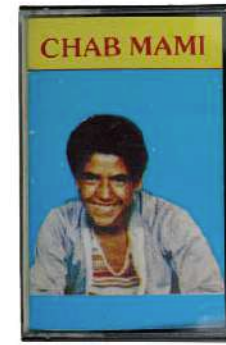
Chab Mohamed Sghir / Mouhal Nensak Yael Benia (MCPE 1207, circa 1986)

Produit par le « rebelle » Rachid Baba, le très jeune Mohamed Sghir nous livre un album raï aux accents fortement psychédéliques. Un très bel exemple de la modernisation de cette musique populaire, à grands coups de boîtes à rythmes et de guitares wah wah.



Zaïdi El Batni / Noudou Yaradjala (Édition Merabet 77)

Ce grand classique de la production lyonnaise traite de la difficile intégration des immigrés en France. Notez que le titre phare « Noudou Yaradjala » se retrouve sur l'excellente compilation « Maghreb Lyon » sortie chez Frémaux et Associés et compilée par Péroline Barbet.



Cheb Mami / Je t'Aime, je t'Aime (Alpha Music 6031, 1986)

Un des premiers albums du prince du raï, avec l'excellent « Je t'Aime, je t'Aime », une chanson d'amour poignante sublimée par la voix fragile du jeune Mami. La boîte à rythmes brute complète une ambiance à fleur de peau.



V.A. / Nejmet(e)-Raï - Hit Parade 84 présenté par Rachid et Fethi (Édition Rallie, 1985)

Une sélection des passages des grandes stars de l'époque (Hamid, Khaled, Benchener, Sahraoui et Fadela) dans les studios de Rachid et Fethi, basés à Tlemcen. On y retrouve des versions alternatives de leurs succès respectifs, des plages entremêlées d'interludes téléphoniques. Génial !



Boussouar El Maghnaoui / Gdi Ou Labghait Tgdi (Voix de la Kabylie VK09, circa 1982)

Hypnotique et groovy du début à la fin, cet album est un ovni discoïde extrêmement rare enregistré par l'un des pères du raï : le chanteur marocain Boussouar El Maghnaoui. Né à Oujda au Maroc, à la frontière algérienne, il a lui aussi modernisé la chanson populaire depuis les années 1970 avec des guitares électriques et des rythmes pop. Peut-être le saint Graal du genre.



Cheb Hindi / El Achekine (MCPE 1034, 1984)

Un album très rare à la pochette suggestive qui contient, entre autre, le tube « À Moi La Liberté ». Encore une fois la boîte à rythmes et une guitare saturée accompagnent le chant intense de Cheb Hindi.



Cheb Aziz / N'Wissik Yachmeb (El Borhame B134, 1984)

Pour finir, un album un peu plus tardif et de style chaoui du regretté Aziz. Tout comme Hasni et Rachid Baba, le chanteur originaire de Constantine a été assassiné par un groupuscule islamiste en septembre 1996 alors qu'il n'avait que 28 ans.



V.A. / Dark Invaderz (Lp/Cd/Digital)

La scène hip-hop de Montpellier ces derniers mois a fait parler d'elle grâce à Overside Records. Pour sa troisième sortie le label propose dix titres en collaboration avec des rappeurs Us. Malgré un casting de Mcs « archi grillés », chaque session est un plaisir. Tous les ingrédients, sans exception, y sont habilement dosés. Des nombreux scratches aux beats lents et lourds, en passant par les textes explicites, le flow, jusqu'au visuel font que l'affaire respire l'underground hip-hop. Master Muzo a produit les beats et l'artwork puis DeeJay Bastos et Dj Highstyle s'occupent des cuts. Plus les titres défilent, plus c'est sale. Mention spéciale pour « World Underground » où Guilty Simpson, épaulé d'Edo G, précise qu'il n'a pas besoin de sponsors... Puis bravo pour le rap de Comet sur « Speak the Truth », ou encore à « You Will Die » avec Planet Asia et le refrain qui reprend « 1-800 Suicide » de Gravediggaz (produit par RZA en 1994). Si tu n'as pas assimilé, « Dark Invaderz » regorge de clins d'œil à l'âge d'or du rap Us. Le collectif Phono.Graf n'a pas fini de s'activer pour valoriser le turntablism et le boom-bap... Il aurait fallu écouter la version vinyle, pressée seulement à 300 copies, pour certifier fat à 100% ce millésime. Un produit puissant, synonyme d'indépendance, à se procurer sans hésiter. (Dj Coshmar)

V.A. / Jambú É Os Míticos Sons Da Amazônia (Lp/Cd/Digital)

Reconnu pour ses compilations afro-funk, l'exigeant label allemand Analog Africa poursuit ses pérégrinations musicales avec la compilation « Jambú ». Alternative aux rythmes récurrents de la samba et de la bossa nova, cette nouvelle anthologie dévoile un pan méconnu du répertoire brésilien des années 70, grâce à l'entêtant carimbó. Basés dans la région de Belém, la grande ville créole du nord du pays, les adeptes du genre sont autant marqués par l'Afrique et l'espace caribéen que par l'Amazonie et ses cultes animistes.

Un mix culturel incroyable, incarné par les excellents Os Quentes de Terra Alta et leur « Praia do Algodão » de 1977, avec l'incontournable Pinduca et son mystique « Pai Xangô » et par O Conjunto de Orlando Pereira dont le fascinant « Maruda » hérite des sonorités psychédéliques développées en son temps entre San Francisco et Londres. Traversée de basses hypnotiques et de percussions traditionnelles, la compilation « Jambú » (d'après une plante du cru servie en décoction avec la cachacha...) réserve aussi son lot de pièces flamboyantes. C'est le cas du regretté Mestre Cupijó e Seu Ritmo. Déjà présent sur « Siriá », le précédent recueil d'Analog Africa consacré à l'État du Pará, l'interprète conclut cet album par un « Despedida » de toute beauté. (Vincent Caffiaux)

Ekiti Sound / Abeg No Vex (Lp/Cd/Digital)

Maître d'œuvre du dispositif Ekiti Sound, Leke Awoyinka alias CHiF offre, avec « Abeg No Vex », un album franchement novateur. Pendant nigérian de la très active scène electro londonienne, ce premier opus s'affranchit également des tics du genre. « Land of the Talking Drum » emprunte autant à George et Ira Gershwin qu'à King Sunny Adé, « Alutere » enfonce les patterns avec son diabolique canevas polyrythmique et « Ife » mixe boucles minimalistes et traditionnel folk. Ex-ingénieur du son à Nollywood, CHiF n'a pas son pareil pour créer des atmosphères habitées. Une dimension cinématographique campée par Siji Awoyinka et la sémillante Nneka via les surprenants « Lagos Lullabye » et « Timeless ». Toutefois, le point d'orgue de ce bien passionnant disque est « Oba Oluwa », un titre où le phrasé vocal mélodieux de Prince G et les guitares highlife composent un funk du troisième millénaire à damner tous les Pharell Williams de la terre. Edité chez les Belges de Crammed Discs (des spécialistes de l'Afrique rétro-futuriste grâce au projet Zazou/Bikaye/CY1 ou la série Congotronics), « Abeg No Vex » est disponible en double vinyle. Avis aux amateurs. (Vincent Caffiaux)

Pépé Bradock / What a Mess! (Lp)

Quelle surprise : s'il y a bien un album dont on ne s'attendait pas du tout, c'est bien un disque de Pépé Bradock. Faut dire que Julien « Pépé » Auger, n'est pas un homme des longs formats, son premier et dernier en date remonte en 1998 (« Synthèse »). Par contre, en vingt ans, il a signé de nombreux maxis et Eps comportant des hymnes house à l'aura internationale comme « Deep Burnt » ou « Life », sans compter ses nombreux remixes pour de nombreux artistes comme Cesaria Evora, Gotan Project, Blaze, Cassius ou Presence (Charles Webster). 2019, sort un vinyle en 1000 exemplaires du nom de « What A Mess! ». Un concept album avec aucun nom de tracks, seulement les durées des faces (A : 22 :16, B : 22 :50). La face A penche pour une electronica bien barrée avec des voix étouffées faisant office d'intermèdes entre les changements de rythmes. La face B est plus marquée par la présence de moments dancefloors deep house ou acid house bien old school. On est proche du dernier Apparat (Lp5) qui serait retravaillé par les orfèvres du son de l'écurie Warp (AFX, Autrech...). Bref un album de messe pas très catholique. Sur le vinyle est gravé cette phrase : « Hallelujah ! Let's embrace this fine mess ». Très bel artwork signé Julien & Claudine Bès. Très bon disque atypique ! (Dj Barney)

Lee Scratch Perry / Rainford (Lp/Cd/Digital)

Des 45 tours early reggae de The Upsetters aux Wailers en passant par l'ensorcelante saga du studio Black Ark, Lee Perry est l'un des producteurs les plus créatifs de ces cinquante dernières années. Enregistré par Adrian Sherwood, patron du laboratoire On-U Sound, « Rainford » (d'après le nom de Scratch à l'état civil) étoffe l'expérience menée en 1987 avec le Dub Syndicate pour le phénoménal « Time Boom X De Devil Dead ». Plus personnel et donc plus attachant, ce nouveau disque délivre neuf plages denses. Si le reggae reste la base de l'entreprise, les compositions de l'octogénaire à la barbe rouge gagnent aussi en force, au point de déstructurer le fameux contretemps né à Orange Street. « Cricket on the Moon » et « Run Evil Spirit » développent ainsi une certaine forme d'onirisme, « Makumba Rock » dispense de troublantes références aux cultes syncrétiques brésiliens et « Autobiography Of The Upsetter » apporte un témoignage précieux concernant les travaux du facétieux dubmaster avec Bob Marley via le puissant « Punky Reggae Party » et son hommage aux Jam, Clash et autres acteurs de la nouvelle vague musicale britannique. Chaudement conseillé. (Vincent Caffiaux)

Nomadic Massive / Times (Cd/Digital)

Depuis quinze ans, les Québécois de Nomadic Massive tracent une ligne musicale axée sur la basse et ses multiples variantes. Si la culture jamaïcaine reste la base du projet, elle intègre aussi des éléments hip-hop voire créoles. Un mix qui n'est pas sans rappeler le dispositif « Nola is Calling ».

Le nouvel album du collectif ne déroge pas à la règle. « Peppapot » et son toast ravageur ne démentiraient pas dans les sound systems enfumés de Brixton. « Times » et « Prospect » mettent l'accent sur le rap, un choix pertinent quand on sait la proximité entre deejays et rappeurs. Et « Hidden Sky » insufflé à l'ensemble une touche soul vintage des plus séduisantes. Le plus réside toutefois dans la richesse culturelle de la formation. Composé de quatre Mcs venus d'horizons variés, Nomadic Massive cultive ses particularismes de manière inspirée. Une caractéristique évidente à l'écoute de « Lo Que Soy » et ses beats trépidants. Ou de « Bon Bagay », dont les déclamations font écho aux Antilles et ses rythmes pluriels. À noter que cette formation sera en tournée cet été dans le Sud de la France. Les plus curieux jugeront sur pièces. (Vincent Caffiaux)

New Order / Ceremony 1&2 - Everythings Gone Green - Temptation 12inch

Loin des opérations de marketing qui caractérisent désormais le retour du microsillon, Warner réédite de façon soignée quatre maxis historiques de New Order. Judicieux, le choix se porte notamment sur « Ceremony », un premier titre enregistré initialement par Joy Division et repris ici en 1981, avec ou sans Gillian Gilbert. Particulièrement intéressante, la première version vaut pour sa basse énorme (merci Hooky) et son jeu de guitare abrasif. Paru en décembre de la même année, « Everythings Gone Green » est une composition charnière. Fondièrement dansants, les rythmes synthétiques annoncent évidemment « Blue Monday », le tube désenchanté de 1983 et les travaux new-yorkais avec Arthur Baker. Toutefois le morceau le plus intéressant du lot est sans conteste « Temptation ». Portée par la voix mélancolique de Bernard Sumner, cette plage affirme le caractère mélodique de New Order. Un potentiel qui aboutira aux géniaux « Power, Corruption and Lies » et « Low-Life ». Outre ces quatre pressages sortis uniquement en (maxi) singles, les fans se procureront le coffret « Movement », une version superdeluxe du premier disque des quatre de Manchester, avec le vinyle d'origine et une foule de maquettes. (Vincent Caffiaux)

Retrouvez plus
de chroniques sur
starwaxmag.com



Keager

Top 5 nouveautés

- Doors de La Main Bénite
- Trym "Trip in a Black Hole"
- Harrison BDP "Decompression"
- Anetha "Acid Train"
- Brett Johnson "Sigh of Relief"

Top 5 oldies

- Bicep & Omar Odyssey "Don't"
- Theo Parrish "Lost Angel"
- Leon Belier "Ocean Drive Boulevard"
- Kerry Chandler "Atmosphere" Lost Dubs
- Ditongo "Longo"

Top 3 labels

Shall not Fade, Pont Neuf Records puis Ostgut Ton

Top 3 beatmakers

StarRo, Stwo, puis Stan the Beatsmith

Ta mixotte préférée

La Pioneer Djm-750Mk 2

Ton bar-club favori

Les Nuits Fauves, maintenant baptisé NF-34, sous la Cité de la Mode

Un verre de

D'eau infusée avec du citron frais, de la menthe, de la pomme et du litchi...

Un Dj qui t'impressionne à chaque fois
Mall Grab. Il innove à chaque set, on est toujours surpris et jamais déçu

Techno ou house

Un mélange des deux : il me fait le kick et le caractère répétitif de la techno alliés au groove "good mood" de la house...

Le festival où tu aimes retourner
Ça va sembler mainstream mais j'adore Marvellous Island

Ton plat favori

Tout ce qui est asiatique et street food



Greg Belson

Top 5 nouveautés

- Steve Cobby "Truer Than Words"
- Ikah Moon "Sista"
- Georgie Sweet "Stories"
- Hughand & Smuv "Pico"
- Argo "Blindz"

Top 5 oldies

- Harrison Jones & the Voices of Harmony "On That Other Shore"
- Mr Jesse R. McGuire "Jesus Is On The Mainline"
- Psalms "Praise The Lord"
- Bishop Croom and the Family Croom "Something Amazing"
- Converters "I've Been Converted"

Ta première approche du Djing

En 1987, c'était au Bacchus Danceteria à Kingston upon Thames, au Royaume-Uni

Le premier vinyle que tu as acheté

Adam and the Ants, le rvin pack avec "Car Trouble" et "Zerox", en 1980

Top 3 producteurs

David Axelrod, Charles Stepney et Juan D. Shipp

Un verre de

Chocolat au lait

Ton bar-club favori

Dans le passé : The Blue Room à Hampton Court et aujourd'hui Kasheme à Zurich, en Suisse

7 or 12 inch

Les deux formats tant que le vinyle est un original

Disco ou funk

Cela dépend des sessions. Les deux, lorsque c'est joué au bon moment

Si tu n'étais pas Dj, tu serais

Vendeur dans un magasin de chapeaux, mais cela dépend des heures



Yovenek & Odeisu

Top 5 nouveautés

- Parental "Supa Vill'n"
- Funkonami "Low Fidelity Whisperer"
- Type. Raw "Steazy"
- Cotonete "Manoir des Super-Vilains"
- Tusken "Nachflug"

Top 5 oldies

- Mickey and the Soul Generation "Get Down Brother"
- Pete Rock & C.L. "The Main Ingredient"
- Main Source "Fuck What You Think"
- Pharoah Sanders "Harvest Time"
- Rob "Just One More Time"

Ta première approche du beatmaking

Au début des années 2000 dans les villes d'Exeter et de Bristol où j'ai vécu deux ans. Ensuite j'ai passé ma Mpc 2000 à Yovenek

Top 3 labels

Jakarta Records, Efficienz, Nekubi Tapes

Votre sample préféré dans le Lp

"Yovenek & Odeisu"
Le sample aussi utilisé par The Pharcyde pour "Season of the Witch", d'après Mike Bloomfield, Al Kooper et Stephen Stills

Sans musique, la vie serait

Une parodie de "The Truman Show"

Cet été, une destination

Paris, on reste là pour être au calme

Un verre de

Bière, en terrasse dans le nord-est de Paris

Votre beatmakeuse préférée

Eevee

Sampling ou synthés

Le sampling, c'est la vie

Le festival où vous aimez retourner

Jazz à La Villerte



EN CONCERT

- 02.06 - Toulouse / Le Week-end des Curiosités
- 15.06 - Montluçon / Le 109
- 22.06 - Lyon / MOB
- 23.06 - Châtenay-Malabry / Festival Solstice
- 19.07 - Somerset (UK) / Kallida Festival
- 05.12 - Caen / Le BBC (+ Guts)



NOUVEL ALBUM
Aimez ces airs
DISPONIBLE EN LP, CD & DIGITAL

the Producer Bigwax records

STAR WAX ABONNEMENT

1 AN D'ABONNEMENT PLUS LE VINYLE STAR WAX x REVIVE POUR 20 Euros

Vinyle connecté avec Soom T, Bumble Bzz, Tarek Yamani...
Streaming via: starwaxmag.com/starwax-x-revive-vol5

Nom _____

Prénom _____

Adresse _____

Ville _____

E-mail _____

Vous pouvez aussi payer via paypal, contact : abo@starwaxmag.com

☐ **Oui, je m'abonne à Star Wax Mag, je joins à mon courrier un chèque de 20 euros libellé à l'ordre de Compos-it, et je l'envoie à Compos-it / Star Wax Abo : 120 rue Edouard Vaillant - 93100 Montreuil.**

E.A.D. ASSOCIATION
EN PARTENARIAT AVEC
ISLAND VIBES
PROMOTIONS
PRÉSENTENT



REGGAE DANCEHALL

EN VEDETTE

DAVID RODIGAN

SAMEDI
1ER
JUIN
2019
de 22h à 04h

AVEC ÉGALEMENT



LE CARGO • 49 AVENUE HENRI BARBUSSE 93000 BOBIGNY

ENTRÉE: 25 € EN LIGNE
& 30 € SUR PLACE

PLUS D'INFORMATIONS SUR WWW.EAD-ASSOCIATION.COM
ISLANDVIBESLTD@YAHOO.COM INSTAGRAM > [ISLANDVIBESLTD](https://www.instagram.com/islandvibesltd)

BILLETTERIE EN LIGNE

ticketmaster®
ticketmaster.fr

digiTICK™
digitick.com

francebillet
francebillet.com



ARTISTE INVITE
KEITH MINDLINKK